

Instruction pour les sages-femmes, ou méthode assurée pour aider les femmes dans les accouchemens naturels et laborieux / [Charles Gabriel Didelot].

Contributors

Didelot, Charles Gabriel.
Didelot, Nicolas

Publication/Creation

Nancy : Messin, [1770]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/hrc2hgsf>

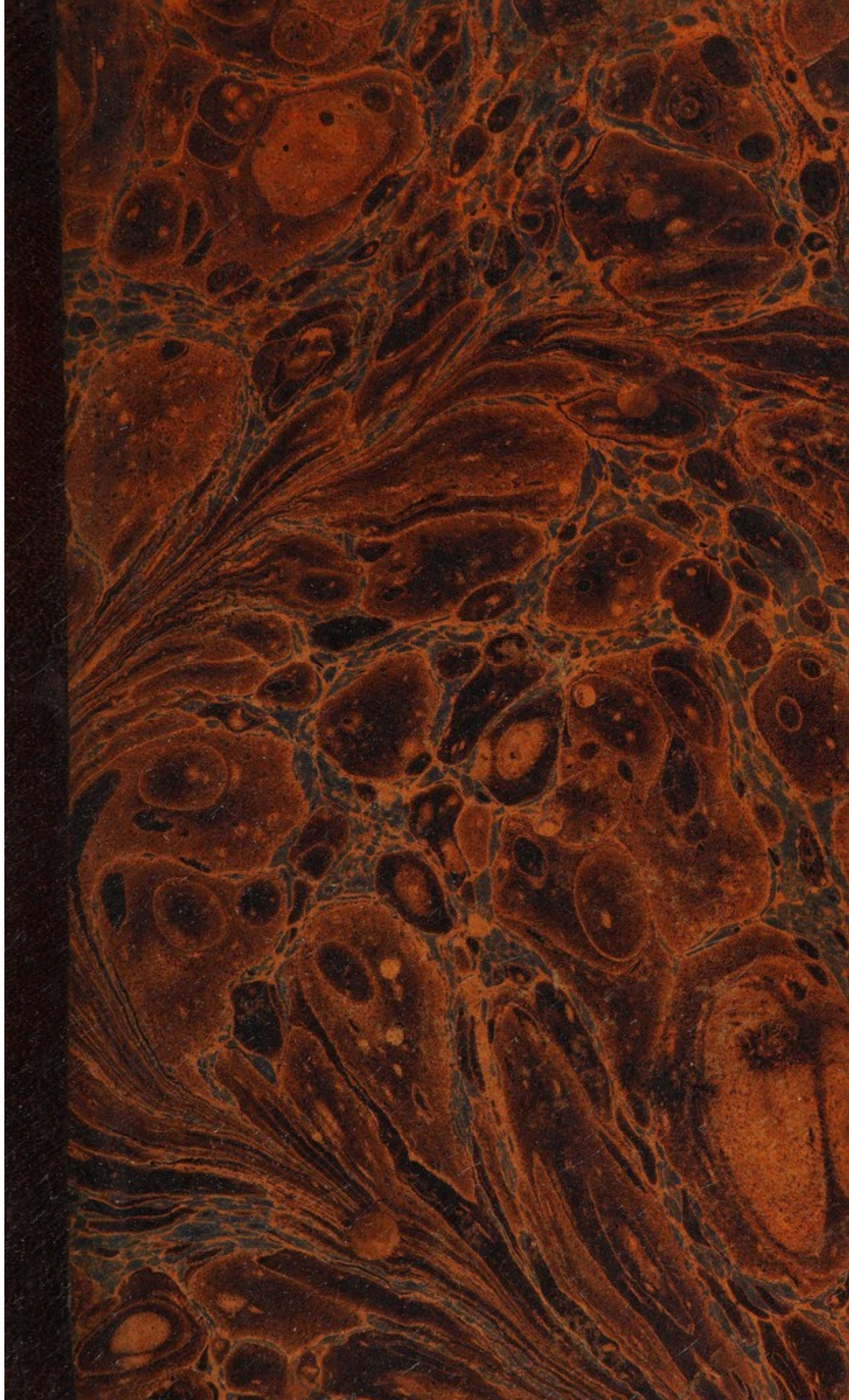
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

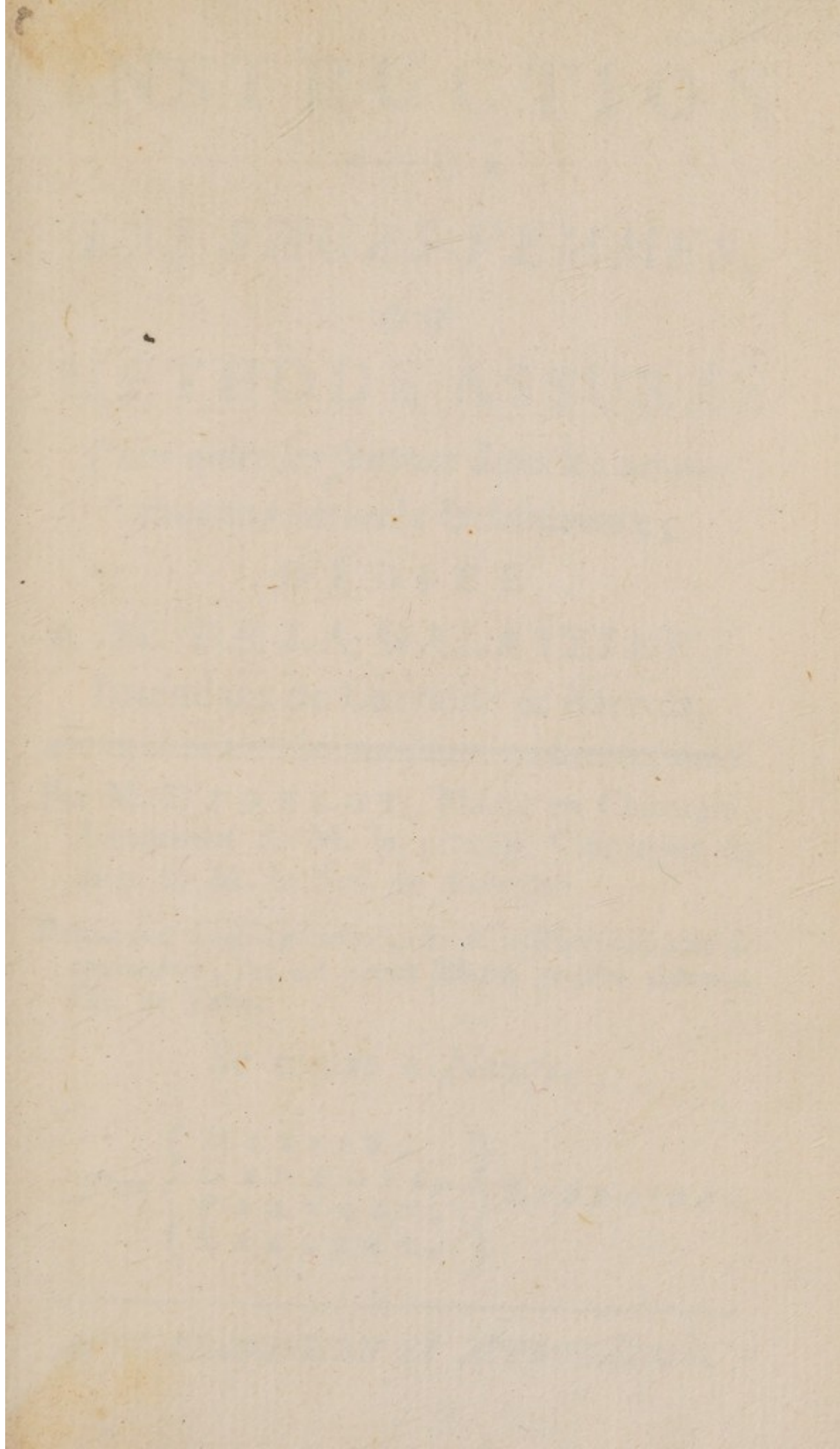


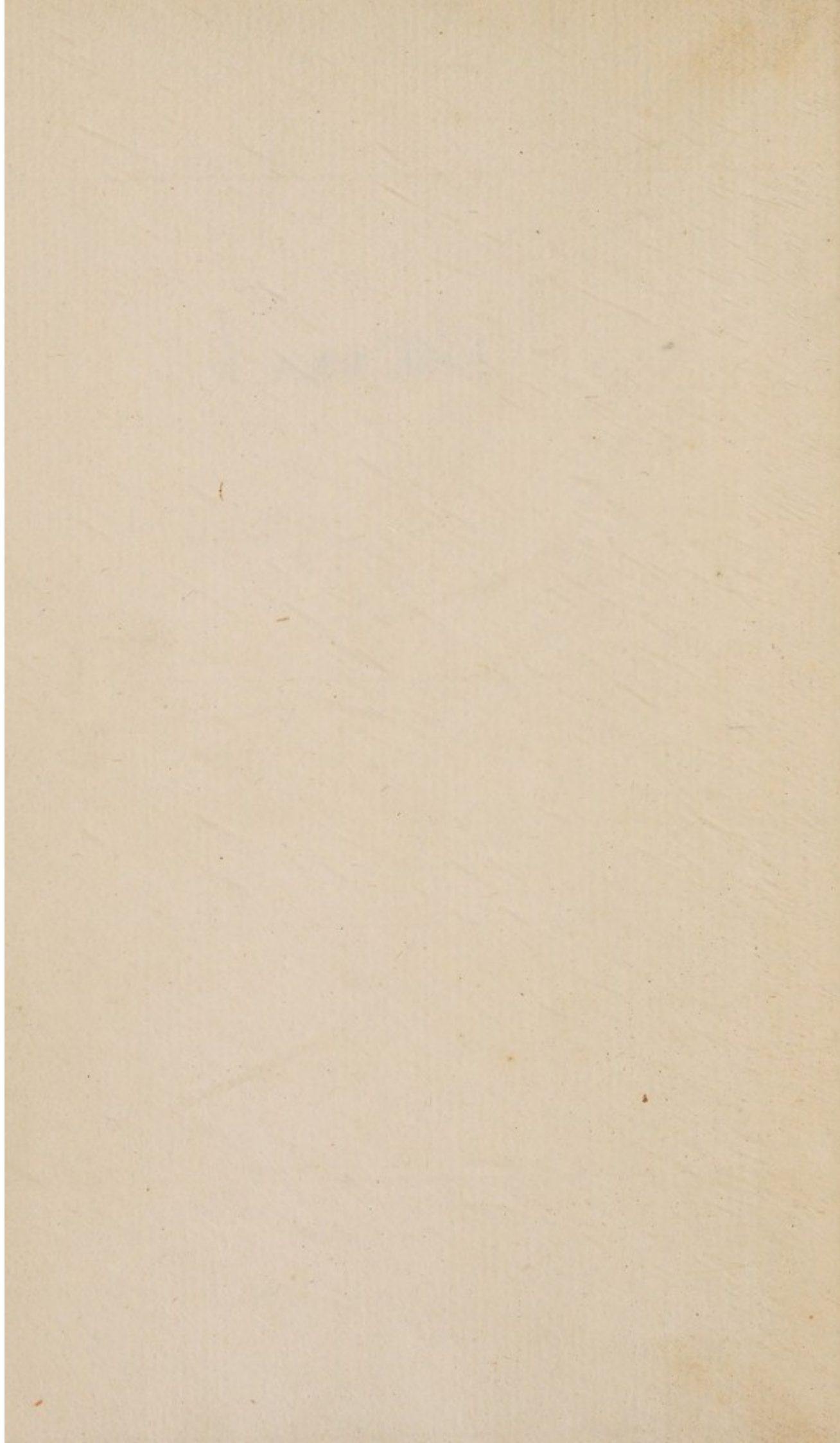
Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



20440/A

J xxv Did





63829

INSTRUCTION

POUR

LES SAGES-FEMMES,

OU

MÉTHODE ASSURÉE

*Pour aider les femmes dans les accou-
chemens naturels & laborieux,*

DÉDIÉE

A M. DE LA GALAIZIERE,

Intendant de Lorraine & Barrois.

Par M. DIDELOT, Maître en Chirurgie,
Lieutenant de M. le premier Chirurgien de
feue S. M. le Roi de Pologne.

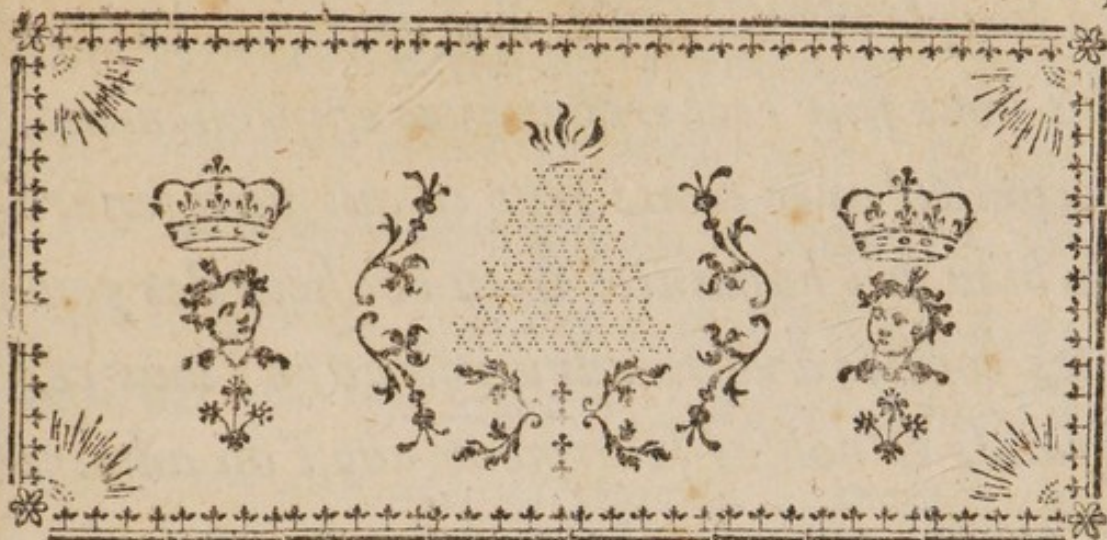
*Omnia quæ à nobis geruntur, non ad nostram utilitatem &
commodum, sed ad patriæ salutem conferre debemus.*
Cic. in Vatin.

Se trouve à Nancy.

Chez { MESSIN,
GERVOIS,
PREVOST,
LECLERC, } LIBRAIRES.

AVEC PERMISSION ET APPROBATION.





A

MONSEIGNEUR,
DE LA GALAISIÈRE,

Intendant de Lorraine & Barrois, &c. &c.

MONSEIGNEUR,

LA protection que vous accordés aux sciences & aux arts utiles, l'encouragement que vous donnés à l'agriculture, au commerce, aux fabriques & aux autres sources de prospérité & d'abondance dans

A ij

un état, le zèle éclairé & vraiment patriotique qui vous fait rechercher avec empressement, accueillir avec bonté tout ce qui peut tendre au bien de l'humanité & au bonheur des peuples confiés à votre administration ; tous ces grands & nobles sentimens que l'on admire en vous , annoncent l'étendue de vos lumières , la sublimité de vos vues & la bonté de votre cœur , & autorisent tout particulier à s'approcher avec confiance de *V O T R E* *E X C E L L E N C E* , dès qu'il est animé du desir de contribuer au bien général.

J'ai donc tout lieu d'espérer , *MONSEIGNEUR* , que vous ne dédaignerez pas l'hommage public que je viens vous faire d'un opuscule qui a pour but la conservation des hommes. L'impéritie & l'ignorance des matrones de la campagne , à qui seules je prétens donner des leçons , en estropiant & faisant périr journellement nombre de meres & d'enfans , privent la patrie d'une foule de sujets très-précieux , sur tout dans

DÉDICATOIRE. V

une province dont les principales richesses consistent dans la multitude, la force & les bras des hommes qui l'habitent. Depuis longtems VOTRE EXCELLENCE desiroit que quelqu'un, expert dans l'art périlleux des accouchements, traitât cette partie de la chirurgie d'une manière lumineuse & instructive, à la portée des personnes les plus simples & les plus grossières. Je ne me flaterai point, en entrant dans vos vues pleines de sagesse & d'humanité, d'être assez heureux pour les remplir par ce premier essai. J'ose cependant assurer que la méthode que j'indique, étant fondée sur une expérience de plusieurs années, & conforme à la théorie & à la pratique des plus grands maîtres en ce genre, sera avantageuse aux gens de la campagne, si elle leur parvient & leur devient familière. Mais connoissant les préjugés des sages-femmes de village & leur attachement à une vieille routine quelque meurtrière elle

VI ÉPITRE DÉDICATOIRE.

*soit, je désespérerois de leur voir adopter & suivre ma méthode, si ce livre ne paroîs-
soit sous le nom & les auspices de VOTRE
EXCELLENCE. La protection dont vous
voudrés bien l'honorer, en faisant son plus
grand mérite, lui assurera quelques succès.
Veuille l'Auteur de la nature bénir mes
foibles efforts pour la conservation de quel-
ques unes de ses créatures, & exaucer les
vœux ardents que je lui adresse pour la
prospérité & les longs jours d'un des plus
grands amis des hommes.*

Je suis avec le respect le plus profond,

MONSEIGNEUR,

*Votre très-humble & très-
obéïssant serviteur, DIDELOT.*

EXPLICATION

DES TERMES

DE MÉDECINE

Répendus dans cet ouvrage , & qu'il est bon que les sages-femmes conçoivent.

A RRIÈRE-FAIX. L'on donne ce nom au placenta , parce que cette partie est comme un fardeau qui reste après la sortie de l'enfant ; c'est cette masse de chair spongieuse qui est collée dans le fond de la matrice , & qui au moyen d'un grand cordon , va s'attacher au nombril de l'enfant.

ARTÈRE. On entend par artère , un vaisseau ou tuyau destiné à porter le sang dans une partie pour lui servir de nourriture.

AVORTON. On appelle avorton l'enfant qui vient au monde avant le fixième mois , parce qu'il n'a pas encore acquit la perfection , ni les forces nécessaires pour vivre.

BAS-VENTRE. On appelle bas-ventre, toute la partie qui est depuis deux travers de doigts au dessous du nombril ou ombilic , jusqu'au bas du ventre ; toutes les parties génitales font partie du bas-ventre.

COAGULER. Le sang se coagule , s'épaissit , il ne peut plus circuler , ce qui arrive quand le cordon ombilical sort avant la tête de l'enfant. C'est presque la même chose qui arrive dans ce cas , que le sang que l'on voit dans une palette après avoir été saigné.

COL DE LA MATRICE (le) , est l'extrémité de la matrice. Considérés une bouteille renversée, le fond est la matrice , & le col de la bouteille représente

celui de la matrice. Voilà comme l'on peut se représenter sa figure.

CONTRACTION , est quand une chose se resserre , on appelle contraction de matrice , quand elle se resserre pour en chasser l'enfant.

CONVULSION , est une irritation , un frémissement de la matrice , c'est une roideur , une crispation qui l'empêchent de se contracter convenablement pour la sortie de l'enfant ; cette maladie rend les accouchements très-dangereux.

DIAPHRAGME (le) , est un double muscle , c'est - à - dire une cloison charnue , tendineuse , épaisse , destinée à séparer la poitrine du ventre , & qui est un des organes de la respiration ; quand une femme est en travail , il comprime le fond de la matrice & facilite l'accouchement.

DÉJECTION , on entend par ce mot les humeurs qui sortent de la matrice ,

soit qu'elles soient teintes de sang ou non.

ELASTIQUE, est quand une chose a du ressort; l'élasticité est donc une action par laquelle une fibre allongée se remet dans son premier état.

ENGORGEMENT, est quand il y a des humeurs amassées dans une partie & qui ne peuvent en sortir; par exemple, dans un abcès il y a engorgement, ensuite il survient inflammation, qui se termine ou par résolution, ou par suppuration, ou par d'autres voies.

ÉRÉTISME, est une irritation dans une partie, ce qui arrive quand les fibres sont trop tendues; par exemple, une femme qui est dans les douleurs de l'enfantement, a déjà les fibres très-tendues, c'est-à-dire il y a éréthisme; si on lui donne encore du vin, la tension devient plus considérable, & de-là l'éréthisme augmente, conséquemment dispose les parties à l'inflammation.

EXTENSION, est, quand une chose est capable de s'étendre, comme la matrice, qui n'est ordinairement dans une fille que de la grosseur d'une petite poire, & qui pendant la grossesse s'étend au point de contenir deux & quelque fois trois enfants.

FAUSSE - COUCHE (la), est quand une femme met son enfant au monde dans les six premiers mois de sa grossesse.

FIBRE (la), n'est autre chose qu'un filet, qui réuni avec un nombre presque infini d'autres, composent un tout.

FRICTION, est quand l'on humecte quelques parties avec des graisses; par exemple, quand on frotte le vagin avec du bœuf frais ou de l'huile pour le relâcher, & par-là le disposer à l'accouchement.

HÉMORRAGIE, est une perte de sang qui arrive, soit par le nez, la bouche

ou la matrice ; elle n'arrive à cette dernière partie pendant la grossesse , le plus souvent que parce que le placenta ou arriere-faix est décollé en tout ou en partie.

IRRITATION , est quand l'on échauffe une partie qui l'est déjà trop ; par exemple , on donne du vin , du café , &c. à une femme pendant le travail de l'enfantement , tems auquel elle est déjà trop échauffée ; on irrite conséquemment toutes les parties de son corps ; quand elle est accouchée, on la couvre avec des lits de plumes , on craint mal-à-propos qu'elle ne prenne le moindre air , &c. on tombe dans le même accident.

LIGAMENT. On entend par ligaments ronds & larges , des espèces de cordes qui sont destinées pour tenir la matrice dans sa place ; les bonnes-femmes s'imaginent que leur matrice monte , c'est une erreur , elle ne peut sortir de sa place.

LÉTARGIE, est quand une personne est dans un sommeil si profond & si long, qu'on la croit morte, parce que la circulation du sang & la respiration sont insensibles. On a enterré bien des personnes dans cet état.

LOCHIES ou **VUIDANGES**, évacuation de sang & d'humeurs qui sortent de la matrice immédiatement après l'accouchement & la sortie du placenta; cet écoulement dure depuis huit jusqu'à vingt jours, en diminuant insensiblement.

MEMBRANE, est la réunion de plusieurs fibres rangées en large comme une espèce de toile.

MUSCLE (le), est une masse de chair destinée par la nature à exécuter les différents mouvements du corps.

ORIFICE, est l'ouverture qui conduit dans la matrice, il y en a deux, l'un externe & l'autre interne; l'externe, c'est-à-dire celui qui est en dehors, n'est au-

tre chose que l'entrée du vagin ; l'interne, ou celui du dedans, est l'entrée de la matrice.

RECTUM (le), est ce qu'on appelle le gros boyau, qui commence au dessus de l'os *sacrum*, & va jusqu'au fondement.

SPASMODIQUE, mouvements spasmodiques, c'est la même chose que convulsion.

TENSION (la), est une roideur ; l'inflammation qui arrive à la matrice, est une tension, une roideur qui s'augmentent considérablement & qui se terminent par la gangrene, quand l'on donne des remèdes chauds aux femmes accouchées.

TIRAILLEMENT, est quand une partie se trouve plus tendue qu'elle ne doit être ; par exemple, les femmes grosses souffrent des douleurs aux reins & aux cuisses, parce que les ligaments de la matrice se trouvent tirillés pendant le tems de la grossesse.

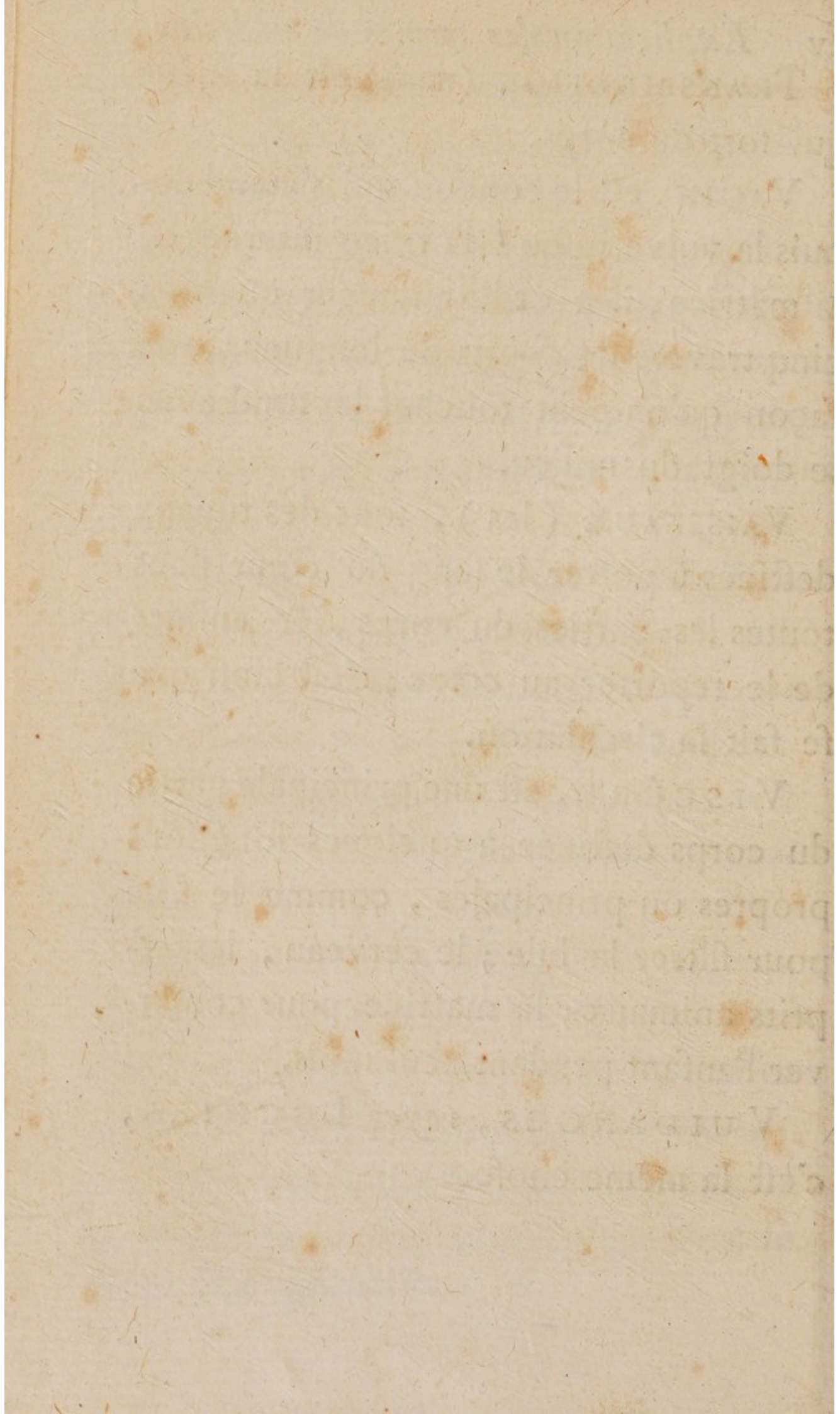
TRANSPIRATION (la), est la sueur qui sort du corps.

VAGIN , est le conduit qui s'étend depuis la vulve jusqu'à l'orifice interne de la matrice , il a ordinairement quatre à cinq travers de doigts de longueur , de façon qu'on peut toucher le fond avec le doigt du milieu.

VAISSEAUX (les) , sont des tuyaux destinés à porter le sang du cœur dans toutes les parties du corps , & ensuite de le reporter au cœur ; c'est ainsi que se fait la circulation.

VISCÉRE , est une principale partie du corps destinée à quelques fonctions propres ou principales , comme le foie pour filtrer la bile ; le cerveau , les esprits animaux ; la matrice pour conserver l'enfant pendant neuf mois.

VUIDANGES , voyez LOCHIES , c'est la même chose.



P R E F A C E.

JE n'ai pas assez de vanité pour m'ériger en auteur en faisant ce petit ouvrage ; je n'ai d'autre dessein que de parler à des femmes & à quelques chirurgiens établis dans les villages , qui sont quelque fois appellés pour faire des accouchements.

Je fai que la matière que je traite est portée au plus haut degré par de grands maîtres ; je les honore , je les respecte ; c'est en suivant les leçons des uns , en étudiant les ouvrages des autres , & en pratiquant les accouchements , que j'ai conçu de remédier aux maux infinis dont j'ai été très-souvent le triste spectateur.

On ne trouvera pas ici la plume d'un Moriceau , d'un Lamothe , d'un Diven-ter , d'un Levret , &c. &c. Ces illustres & immortels auteurs ont écrit pour des

chirurgiens , & moi j'écris pour des femmes , & des femmes de village.

L'étendue des ouvrages qui ont parus jusqu'aujourd'hui , la difficulté qu'il y auroit de les faire comprendre à des femmes de la campagne , & leur cherté , font cause qu'elles ne savent peut-être pas s'il en existe , & qu'elles ont toujours été dans la plus grande ignorance ; il ne leur faut qu'une lecture aisée à comprendre ; c'est ce que j'espère qu'elles trouveront ici.

L'art d'accoucher , réduit à ses principes par le célèbre Astruc , est un ouvrage achevé ; mais quoique ce grand homme ait paru le faire pour des sages-femmes , il a sans doute supposé qu'elles étoient déjà instruites ; d'ailleurs il parle de tous les accouchements contre-nature , objet totalement différent de mon plan , puisqu'il ne consiste qu'à enseigner la méthode de soulager les femmes dans

les occasions où le retard feroit très-préjudiciable, & quand l'on se trouve frustré du secours d'un accoucheur. Toutes les autres espèces d'accouchements peuvent souffrir du retard & attendre l'arrivée d'une personne éclairée.

L'intérêt des enfants nés & à naître, le peu de secours qu'ils reçoivent, la mort de quantité qui arrive, encore enfermés dans le sein de leurs mères, m'ont engagé à faire des efforts pour conserver ces germes de la société.

Le nombre des femmes qui périssent par l'abondance des remèdes étrangers à leur situation, & par la disette de ceux qui leur seroient si utiles, m'ont déterminé à les sauver des mains meurtrières auxquelles elles sont malheureusement confiées, en leur enseignant une route toute différente de celles qu'elles ont suivies jusqu'à présent.

Dix-huit années d'exercice dans l'art

des accouchements , les cruautés que j'ai vu exercer , la perte d'un nombre considérable d'enfants , arrivée par le défaut de connoissances de la part des sages-femmes de la campagne , la mort de tant de mères si utiles à leurs familles , occasionnée par une funeste pratique , sont les motifs puissants qui m'engagent à réunir mes forces pour conserver la santé des uns , & sauver les autres de la mort.

Que je serois heureux si je pouvois réussir ! Je sai que le préjugé en faveur de la mauvaise pratique , est difficile à détruire ; cependant je me flatte que celles qui liront cet ouvrage , y puiseront des connoissances & une méthode sûre pour accoucher , & qu'elles n'exerceront plus toutes les cruautés qui font tous les jours mourir tant de mères & tant d'enfants.

Les fautes qui se commettent dans le tems des accouchements , sont sans nom.

bre & trop souvent sans remédes , dit le célèbre Tissot ; ce médecin qui a rendu de si grands services à la société par son *Avis au peuple* , fait bien sentir combien il seroit utile d'avoir des sages-femmes éclairées.

Si l'on veut avoir des hommes , il ne faut pas les tuer avant d'être nés ; or pour éviter les meurtres continuels , il seroit avantageux que l'on choisît dans un village une femme prudente & de bonnes mœurs ; qu'ensuite de son élection , elle fut obligée de se rendre dans la ville la plus voisine de sa demeure , pour recevoir les instructions de son nouvel état d'un chirurgien - accoucheur , qui se feroit un plaisir de lui enseigner la méthode sûre de délivrer une femme & de conserver un enfant ; ces instructions se feroient *gratis*.

Toute une paroisse est intéressée à avoir des secours assurés , & chaque par-

riculier contribueroit à fournir l'argent nécessaire pour la nourriture de cette femme.

Cette conduite auroit un succès favorable, & la police, dont les vûes sont si sages, pourra peut-être à l'avenir porter des regards attentifs sur cette partie.

Il est intéressant pour la société d'avoir des sages-femmes entendues dans leur profession; l'objet est la conservation des hommes, l'ignorance peut causer la mort de la mère & celle de l'enfant.

C'est au moyen de ces considérations, que l'on ne devrait permettre cet exercice qu'à des femmes dont la prudence fût reconnue.

A Paris, une femme ne peut exercer les accouchements qu'après avoir subi un examen pardevant des chirurgiens, & que M. le procureur du Roi n'ait fait information de ses vie & mœurs, religion catholique, &c.

En effet , si une sage-femme étoit prudente & instruite par un chirurgien-accoucheur , elle n'arracheroit pas le bras à un enfant qui présente cette partie , elle connoîtroit l'impossibilité de le mettre ainsi au monde ; pour lors sentant son incapacité à délivrer une femme dont l'enfant est dans cette situation , elle feroit appeller un chirurgien. Mais son ignorance impardonnable lui suggère qu'en tirant ce bras de toutes ses forces , elle délivrera la mère ; & après de vains efforts , elle mutile l'enfant , le fait périr , en rendant par cette manœuvre l'accouchement plus laborieux , elle met la mère dans un danger extrême , par les efforts qu'on est obligé d'employer pour la délivrer.

Cet ouvrage fera un guide assuré ; j'espère que celles qui le liront ne feront plus de fautes aussi grossières , & se conduiront avec plus de prudence &

de charité qu'elles n'ont fait jusqu'à présent.

Le but que je me suis proposé n'étant qu'une instruction pour les sages-femmes, je ne leur parlerai que des objets qui sont de leur ressort & qu'elles doivent nécessairement savoir ; ils seront renfermés dans six chapitres.

Le premier les instruira des conseils qu'elles doivent donner à une femme parvenue au neuvième mois de sa grossesse.

Le second enseignera les signes qui caractérisent sûrement un accouchement prochain , & comme elle se comportera quand les maux commencent à venir.

Le troisième , la façon d'accoucher une femme quand il n'y a qu'un seul enfant dans la matrice , & quand il y en a deux ou trois , & comment il la faut délivrer de l'arrière-faix.

Dans le quatrième , je parlerai de la

méthode de tirer un enfant quand il présente un ou deux pieds; accouchement que je regarde comme le naturel, à cause de sa facilité.

Des signes de la mort d'un enfant dans la matrice, & des secours qu'il faut donner à un enfant pour le rappeler à la vie, ensuite d'un accouchement laborieux; tems auquel sa foiblesse fait souvent imaginer qu'il est mort.

Le cinquième fera mention des attentions qu'il faut avoir pendant les accouchements, eû égard aux accidents qui peuvent arriver, qui préjudicieroient à la mere & à l'enfant, & les moïens qu'il faut employer pour y remédier.

Le sixième enseignera comment il faut gouverner une femme accouchée, le régime de vie qu'on doit lui faire observer, les remédes qu'il faut lui appliquer sur le ventre & sur ses parties, ensuite d'un accouchement laborieux, & ce

qu'il faut faire quand les vuidanges font arrêtées, & qu'elles ont caufé une inflammation à la matrice.

A la fuite de ces chapitres on trouvera des observations que j'ai faites dans différentes circonftances, la méthode que j'ai emploïée pour délivrer les femmes, les occasions où j'ai manqué, afin que l'on ne tombe pas dans les mêmes fautes.

J'ai recueilli, pour perfectionner cet ouvrage, tout ce que les meilleurs auteurs ont écrit fur cette partie; j'ai retranché le fuperflu, je veux dire tout ce que les fages-femmes n'auroient pu comprendre, & qui eft au de-là des connoiffances qu'elles doivent avoir.

Les remèdes qui y font indiqués font sûrs, efficaces & aifés à préparer; on les trouve prefque tous à la campagne & dans prefque toutes les maifons; on ne rifque rien à les employer, ils ne feront

jamais de mal , & ne peuvent être suivis d'aucun accident. En s'en servant on sauvera les femmes ; je ferai bien satisfait si j'apprens que l'on suive la méthode que je propose , elle est bien différente de celle que l'on suit aujourd'hui dans les villages.

La mienne ne tend qu'à une guérison prompte & assurée , & l'autre cause souvent la mort , ou du moins des maladies de langueur qui conduisent au tombeau.

Messieurs les curés sont ceux que les payfans consultent le plus souvent dans les maladies , ils leur demandent les remèdes qui conviennent ; ils n'en savent rien , sur tout pour les femmes accouchées. Si ce livre tombe entre leurs mains , ils conseilleront ceux que j'indique & défendront ceux qui leur sont nuisibles & dont ils font le plus d'usage : qu'elle joye n'auront-ils pas d'être utiles à ceux dont le salut leur est con-

fié , & de les sauver de la mort.

Un gentilhomme est dans le même cas, s'il demeure à la campagne , il regarde ses sujets comme ses enfans , quel plaisir n'aura-t'il pas de leur être si nécessaire ? il multipliera les obligations de ces pauvres malheureux.

Puisse cet ouvrage être utile à celles à qui je le destine , puisse-t'il procurer des hommes à l'état , en conservant ceux que l'auteur de la nature y envoie ; puisse-t'il servir au soulagement des femmes de la campagne & adoucir leurs maux ; ce sont les vœux que je fais.



AVANT-PROPOS.

* **U**N état n'est puissant qu'autant qu'il est peuplé ; c'est en proportion , dit le chevalier John Kolls , du nombre de ses hommes que ses terres peuvent être cultivées ; que les bras qui manufacturent & ceux qui le défendent sont plus nombreux , & que les charges pésent moins sur chacun.

C'est donc rendre un service essentiel à la société , que de chercher à rompre les obstacles qui s'opposent à la multiplication de l'espèce humaine ; ce salutaire ouvrage peut se faire en deux manières , ou en donnant la lumière à un plus grand nombre d'hommes , ou en conservant ceux qui l'ont reçue.

* Projet d'établissement présenté à Sa Majesté le Roi de Pologne , & adressé au collège roial de médecine par A. J. Lottinger, d. m.

Les guerres , l'excessive inégalité dans la distribution des richesses , l'état religieux , les préjugés de la nation , la constitution militaire , la pauvreté , voilà les causes auxquelles on attribue la dépopulation ; mais il en est deux qui contribuent autant , & peut-être davantage que toutes celles là ; cependant jusqu'ici on n'en a pas fait mention , peut-être même ne les a-t'on pas soupçonnées.

L'une est l'impéritie , ou plutôt l'ignorance affreuse de la plûpart de ceux & de celles qui sont préposés pour assister les femmes dans les travaux de l'enfante-ment ; l'autre est un abus très-commun parmi les nourrices , & qui a tellement pris chez-elles , qu'à peine y font elles attention. C'est donc en réformant les abus des unes , & en remédiant à l'impéritie des autres , que l'on travaillera efficacement à multiplier l'espèce humaine , puisque l'on mettra en usage des

moyens sûrs pour la conserver.

L'ignorance des matrones est telle , soit à la ville , soit à la campagne , qu'à peine on pourroit se l'imaginer. L'art le plus utile au genre humain est tombé dans une espèce d'avillissement & d'opprobre pour la plûpart des personnes qui l'exercent , & par un préjugé ridicule que des réflexions sensées devroient rendre plus ridicules encore. Qu'il soit question dans une ville de faire choix d'une sage - femme , sur qui jettera - t'on les yeux ? sur la femme de l'assemblée la plus chétive & la plus misérable , encore refusera-t'elle : si peut-être elle l'accepte , ce sera vraisemblablement parce qu'elle ne verra aucun parti à prendre.

Cependant outre les qualités suivantes , comme d'être docile , polie , discrète , prudente , sage , forte , sobre , adroite & intelligente , il faudroit qu'elle eût une connoissance au moins gé-

nérale des parties sur lesquelles elle doit opérer ; qu'elle pût , par le seul attouchement , connoître si l'accouchement sera naturel , difficile ou contre nature ; quelles sont les causes qui le rendent tel , & les moyens, qui dans les cas différents, doivent être mis en usage ; mais elle est bien éloignée de satisfaire à ces connoissances.

Une matrice oblique , la distinction des fausses douleurs d'avec les vraies , opérations familières à ceux qui pratiquent avec succès , sont des choses inouïes pour le plus grand nombre ; & si dans des cas difficiles elles mettent la main à l'œuvre , ce n'est toujours que pour augmenter le mal. Leur savoir ne consiste uniquement qu'à recevoir l'enfant lorsqu'il se présente bien & vient sans peine ; cruelle alternative !

Les conséquences qui résultent pour l'état d'une ignorance aussi générale , méritent

méritent toute l'attention de ceux qui font préposés pour veiller au bien public; il fera aisé de les mettre dans le plus grand jour.

On ne connoît qu'une sorte d'accouchement naturel; on comprendra sans peine qu'il s'en rencontre de difficiles, de laborieux & contre-nature de tems à autre; c'est ce qui n'arrive que trop souvent.

Pour ne pas paroître exagérer, mettons que sur cent accouchements, il ne s'en présente que deux de difficiles.

Dans Paris, il naît année courante vingt mille enfans; cette capitale faisant la vingtième partie du roïaume, comme on le suppose ordinairement, il doit en naître dans les provinces, proportion gardée, trois cents quatre-vingt mille par chaque année; mais il s'en faut bien que cela soit ainsi. Il se trouve dans cette grande ville un nombre presque infini

d'ecclésiastiques & de religieux des deux sexes , de domestiques , de gens mariés vivants comme s'ils ne l'étoient pas. Par toutes ces considérations , dans les provinces où les célibataires sont beaucoup moins nombreux , & où les hommes sont plus robustes & plus sobres , du moins à la campagne , le nombre des enfants doit être incomparablement plus grand ; aussi par les régîtres qui ont été examinés , l'on a trouvé dans l'espace de dix années consécutives , depuis cinquante enfants jusqu'à soixante , sur le nombre de quinze cents habitants ; ce nombre d'enfants par chaque année approche bien plus de soixante par mille que de cinquante ; c'est bien plus que trente par mille : cependant tenons-nous en à trente , & rappelions-nous que dans Paris nous n'en trouvons que vingt sur mille , c'est dix sur mille de différence dans les provinces ; aussi dans celles-ci il

naîtra trente mille enfans par un million d'habitans ; ce fera pour dix-neuf millions, cinq cents foixante-dix mille . . . bornons-nous à cinq cents. Nous avons fupposé un accouchement difficile par cinquante, ce fera par conféquent dix mille fur cinq cent mille. Ce nombre eft très-certainement bien au deffous du vrai, cependant on peut affurer que par ces dix mille accouchemens contre-nature, il périt chaque année au moins trois cents femmes & deux mille enfans que des mains plus habiles auroient fauvés ; dans l'efpace de dix ans c'eft vingt-trois mille fujets de moins pour l'état ; perte immense, mais qui eft évaluée bien au deffous de ce qu'elle doit être ; perte très-réelle, mais à laquelle, je ne fai par quelle fatalité, on n'a jufqu'à préfent rien oppofé pour en arrêter le progrès.

C'est ici où l'autorité du Souverain eft

nécessaire pour obliger les sages - femmes à se faire instruire , faire exécuter le projet proposé dans ma préface , & obliger les communautés de la campagne à mettre à profit les avantages qui reviendroient d'un tel arrangement.

J'ai encore donné pour une des causes de la dépopulation , un abus qui est assez ordinaire aux nourrices : ces femmes , par l'appas d'un gain fordide & par la crainte de perdre une somme qui ne peut être que très-modique , quoique dans un état de grossesse bien marquée , continuent d'allaiter les enfants qu'on leur a confiés ; cependant les enfants périssent presque tous , & si celui qui est allaité échape à la mort , celui que la nourrice porte dans son sein payera le tribut , ou il traînera une vie languissante dans un corps plein d'infirmités , jusqu'à ce que la petite vérole ou quelque autre maladie , à laquelle ces sortes

d'enfants ne résistent pas , aura terminé le cours de ses tristes jours.

Par les observations qui ont été faites , de dix enfants que l'on met à nourrice , il s'en trouvera au moins deux dans le cas marqué , c'est deux cents sur dix mille ; nous avons compté , année courante , cinq cents quatre-vingt dix-neuf mille naissances y compris celles de Paris.

Aujourd'hui que l'on a tout-à-fait étouffé la voix de la nature , & que les meres n'ont plus le courage de nourrir leurs propres enfants , on peut croire que de cinq cents quatre-vingt-dix mille enfants , il y en a eu la moitié de confiés à des nourrices étrangères ; cette moitié se monte à deux cents quatre-vingt-quinze mille , si nous prenons deux sur dix , nous trouverons cinquante-sept mille enfants dans le cas ; pour dix ans , c'est cinq cents soixante-dix mille.

Un calcul poussé plus loin feroit frémir la nature ; entre les causes qui détruisent l'espèce humaine , il n'y en a aucune de plus funeste & de mieux marquée ; ce mal est d'autant plus grand qu'il paroît sans remédes. Si on reproche à ces nourrices meurtrières leur barbarie , elles savent bien s'excuser en alléguant l'ignorance dans laquelle elles étoient de leur état ; excuse frivole , puisque si les signes d'une grossesse naissante manquent à quelques unes , il en est beaucoup qui ne peuvent s'y tromper , & qui en ont des caractéristiques.

Il faudroit des loix qui limitassent le tems pour nourrir les enfants ; il faudroit des ordonnances comminatoires , des censures ecclésiastiques pour sauver quelques unes de ces tristes victimes de l'avarice.

Un très-digne évêque , feu M. de Bégon , en fit une pour un sujet bien moin-

dre ; il avoit appris que plusieurs enfants avoient été étouffés , parce que leurs meres les avoient couchés avec elles ; il fit de cette pernicieuse pratique un cas réservé à lui-même ; & je ne doute pas que l'état ne lui ait obligation d'un grand nombre d'enfants.

Une troisième cause de la destruction de l'espèce humaine , est la petite vérole ; cette funeste maladie tue la septième partie de ceux qu'elle attaque ; le mauvais traitement , & sur-tout l'envie de faire fuir , de tenir les enfants dans une espèce de fournaise , de leur donner du vin , &c. augmente encore le danger ; on s'imagine faire sortir les boutons , & & conséquemment attirer le venin , c'est une erreur dont les exemples prouvent tous les jours le danger.

Mais ce fatal préjugé est difficile à détruire ; cependant si ceux qui sont auprès des malades étoient capables d'observer,

au-lieu d'employer des remédes chauds , ils ne feroient ufage que de ceux qui font rafraîchiffants ; par-là cette maladie feroit moins meurtriére , & l'on conferveroit des milliers d'enfants à l'état.

Il y a un moïen bien plus heureux de traiter cette maladie, c'est l'inoculation* ; cette découverte fi précieufe à l'humanité , & qui eft pratiquée de tems immémorial dans la Géorgie , la Circaffie , &c. enfuite en Angleterre , a trouvé en France , & fur-tout dans cette province, des contradicteurs ; ce n'est donc que du tems , feul deftruéteur des préjugés , que l'on doit efpérer fon établiffement.

Cependant il eft démontré qu'à Londres , de quatre cents foixante-treize enfans qui ont été inoculés , un feul eft mort , tandis que de neuf qui ont la pe-

* Voyez le traité de l'inoculation par M. Gandoger de Foigny. Ce célèbre médecin a traité cette matière très-favamment.

tite vérole naturelle , il en meurt deux.

L'avantage qui résulteroit de cette opération faite aux yeux ; il n'est pas concevable pourquoi ses ennemis ne se rendent pas à l'évidence ; ils tâchent d'allarmer les consciences de scrupules chimériques & de remplir l'esprit de faux préjugés ; mais cependant l'avantage qui en résulte a déjà franchi le pas dans quantité d'endroits , & il faut espérer que bien-tôt elle fera générale.

Portons nos vûes dans l'avenir , dit M. de la Condamine , l'inoculation s'établira-t'elle un jour parmi nous ? je n'en doute point , ne nous dégradons pas jusqu'au point de désespérer du progrès de la raison humaine , elle chemine à pas lents ; l'ignorance , la superstition , le préjugé , le fanatisme lui disputent le terrain ; mais après des siècles de combats , vient enfin la victoire. Le plus grand de tous les obstacles , est cette indolence ,

cette infenfibilité , cette inertie pour tout ce qui ne nous intéresse pas actuellement & personnellement. *

Mais je m'appërçois que je suis trop étendu pour une matière déjà traitée par des grands hommes ; d'ailleurs celles pour qui j'écris ne sont pas en état de la comprendre.

Il me reste à dire que des mains plus habiles auroient beaucoup mieux fait que moi l'ouvrage que j'ai entrepris , & l'avantage qui en feroit résulté auroit été plus parfait , en ce que les sages-femmes en auroient retiré plus de fruit ; mais les savants ne l'entreprennent pas , & moi j'ai plus de courage. J'espère néanmoins que le Public me fera quelque gré de donner une instruction aisée à suivre , & qui pourra devenir un moien de conserver des hommes.

* Discours sur l'inoculation de la petite vérole , par M. Bagard , président du collège de médecine.



INSTRUCTION
P O U R
LES SAGES-FEMMES,
O U
MÉTHODE ASSURÉE
*Pour aider les femmes dans les accouche-
ments naturels & laborieux.*

C H A P I T R E I.

*Des conseils que les sages-femmes doivent
donner à une femme parvenue au neu-
vième mois de sa grossesse.*

✱ ✱ ✱ V A N T d'entrer dans le détail de ce
✱ ✱ ✱ A ✱ ✱ chapitre, je dirai qu'il y a trois for-
✱ ✱ ✱ tes d'accouchements; savoir, l'accou-
chement naturel, l'accouchement laborieux ou
difficile, & celui qui est contre-nature.

On appelle accouchement naturel , quand l'enfant se présente par le sommet de la tête , que la face est tournée en bas , que le sommet de la tête répond directement à l'orifice de la matrice , qu'il peut y descendre facilement , & quand l'enfant vient au monde vivant sans le secours de l'art.

L'accouchement laborieux ou difficile est celui dans lequel l'enfant reste longtems au passage , soit à cause de la grosseur de sa tête , soit à cause du peu d'ouverture qu'il y a.

L'accouchement contre-nature , est celui dans lequel l'enfant présente toute autre partie que le sommet de la tête , dans lequel ses efforts & ceux de la mere seroient inutiles , & où la main d'un chirurgien expert est absolument nécessaire.

Le tems de l'accouchement vient ordinairement au bout de neuf mois , ce ne sont que des accidents & des causes étrangères qui l'avancent ou le retardent.

Il ne faut pas douter que l'accouchement ne soit l'ouvrage de la nature ; quand l'enfant est dans une bonne situation , toutes les choses qui peuvent l'avancer sont toujours nuisibles à la

mere & à l'enfant ; cependant on est dans la mauvaise habitude de conseiller aux femmes de beaucoup agir quand elles sont sur la fin de leur grossesse ; de monter , descendre , de se fatiguer , afin qu'elles en accouchent plus aisément ; c'est une erreur , elles se feroient un tort très-considérable.

D'autres s'imaginent qu'en se faisant trainer sur des charriots , ou en montant un cheval qui va le trot , elles feront bien plus heureuses dans leurs couches que celles qui restent oisives.

Les sages-femmes ne peuvent trop leur représenter combien tous ces exercices violents sont dangereux ; ils sont les causes de la plupart des accouchements difficiles & contre-nature ; ils peuvent occasionner des pertes de sang toujours à craindre dans la grossesse ; ces agitations & cahotements leur font souffrir des violentes douleurs de reins ; qui se terminant au bas ventre , sont des avant-coureurs d'un accouchement.

La saignée du bras , & le repos pendant plusieurs jours , sont les remèdes qu'il faut employer.

L'on est fort heureux , quand l'on ne paye pas plus cher de pareilles imprudences ; mais j'a-

vertis que très-souvent, il en arrive des accidents très-facheux, quelque fois la mort de la mere ou de l'enfant.

Les femmes doivent regarder l'enfant qu'elles portent dans leur sein comme un fruit qui pend à un arbre; si l'on détache ce fruit avant sa parfaite maturité, il ne fera jamais si bon & se gâtera: il en est de même de l'enfant, si des violens exercices le font venir au monde avant son terme, sa santé ne fera certainement pas si bonne dans les premiers jours de sa naissance, & il aura peine à vivre; c'est le sentiment de tous les accoucheurs; c'est ce que l'expérience nous fait toujours remarquer, peut-être dira-t'on qu'il y a des femmes qui vont à cheval, sur des voitures, qui travaillent fortement du matin au soir, qui arrivent à terme & qui accouchent très-heureusement.

Cela est vrai, mais je répondrai à cela, que si toutes les femmes qui commettent des imprudences pendant leur grossesse, subissoient le sort qu'elles méritent, les trois quarts avorteroient & mourroient elles & leurs enfants. Je suis persuadé que de vingt femmes, il y en a au moins quatre ou cinq qui sont dans le cas de se repen-

tir des fautes qu'elles font ; mais souvent il est trop tard, d'ailleurs les exemples de quelques heureuses qui échappent à un danger, ne prouvent jamais que le danger n'existe pas.

En disant que les exercices violents sont causes des accouchements difficiles & contre-nature, je n'entends pas que les femmes resteront à rien faire, je sai qu'elles ont un ménage, & qu'il est nécessaire, (étant la plûpart sans domestiques), de faire les ouvrages de leur maison ; mais dans ce travail, elles se conduiront avec prudence, & ne feront rien qui puisse leur préjudicier. Je ne puis trop le répéter, le dernier mois de la grossesse exige beaucoup plus de repos que les précédents, & il y va souvent de la vie de la mere & de celle de l'enfant.

Plusieurs femmes, de l'avis des matrones, se font saigner après le septième mois, & pas une ne pourroit dire à quoi cette saignée est nécessaire, en cela je leur suis contraire.

Une femme ne se fera pas saigner après le septième mois, à moins que quelque maladie particulière ne l'y oblige ; si par exemple, elle avoit un mal de gorge, une toux violente, une fluxion de poitrine, crachement de sang, &c.

il n'y auroit pas à hésiter, dans ce cas, la saignée lui est absolument nécessaire, & si elle est à portée d'un médecin, elle ira lui demander son conseil pour la quantité de sang qu'elle doit se faire tirer; la plûpart regardent la saignée comme bagatelle, elle ne doit cependant se faire qu'avec beaucoup de circonspection.

Les purgations leur sont contraires après le même terme, parceque l'enfant déjà grand, se trouvant agité par ces remèdes qui causent très-souvent des coliques, remüe quelquefois si fortement, qu'il oblige l'orifice de la matrice de s'ouvrir, de se dilater pour le laisser sortir avant son terme; on ne permettra donc jamais aux femmes dont la grossesse est avancée, de prendre aucune purgation quelque douce elle puisse être, à moins que ce ne soit de l'avis du médecin, qui seul peut juger si elle est utile. Une femme s'imagine quelquefois avoir l'estomac embarrassé parce qu'elle a des envies de vomir, point du tout, c'est très-souvent, & presque toujours une autre cause qui occasionne ces envies de vomir; c'est donc à un médecin ou à un chirurgien experts qu'elle doit s'adresser, pour savoir comment elle doit se comporter, & ne ja-

mais

mais s'exposer à prendre des remèdes par l'avis de la sage-femme.

On conseillera à la femme, sept ou huit jours avant d'accoucher, de se frotter les parties avec du beurre frais; ce qui rendra le passage plus facile & plus glissant; les jeunes femmes qui n'ont point encore eu d'enfants, se trouveront bien de cette méthode.

Ces frictions sont encore bien plus nécessaires aux femmes avancées en âge & qui sont dans la première grossesse, la substance de leur matrice est ordinairement dure & sèche, l'orifice ne s'ouvre qu'avec beaucoup de peine, & au moien du beurre frais dont elles se serviront, il pourra se faire un léger relâchement qui ne contribuera pas peu à adoucir leurs maux, qui seront bien plus violents que dans une jeune personne, pour des raisons qu'il est inutile de rapporter ici.

A l'égard du régime qu'elles doivent observer, celles qui se portent bien & qui sont robustes, doivent s'en tenir aux aliments auxquels elles sont accoutumées.

Celles qui sont délicates ou d'un foible tempérament, tâcheront (si elles sont riches) d'avoir de la viande de boucherie, qu'elles man-

geront rôtie ou bouillie , ces viandes étant de bon suc & aisées à digérer , leur procureront un bon sang , leur donneront des forces suffisantes pour soutenir les douleurs d'un accouchement prochain.

C H A P I T R E I I .

Les signes qui caractérisent sûrement un accouchement prochain ; comment la sage-femme doit se comporter quand les maux commencent à venir.

DAns le chapitre précédent, j'ai fait voir comme on doit conduire une femme arrivée au neuvième mois de sa grossesse ; il faut actuellement d'écrire les signes qui annoncent un accouchement prochain , & la façon dont une sage-femme prudente & éclairée doit se comporter.

Il ne faut pas ici qu'une sage-femme se trompe comme cela est arrivé à plusieurs , parce qu'il y a deux sortes de douleurs , savoir : celles qui sont véritables & celles qui sont fausses ; il seroit très-dangereux pour la mere & l'enfant qu'

elle ne sçut pas faire cette distinction.

Quand une jeune femme grosse de son premier enfant sent quelques douleurs de ventre, elle croit qu'elle va accoucher, & aussitôt elle envoie chercher une sage-femme; c'est ici où la prudence doit paroître.

Les fausses douleurs, c'est-à-dire celles qui ne contribuent en rien à l'accouchement, sont occasionnées par le tiraillement des ligaments de la matrice, elles sont moins vives que les véritables, fatiguent la mere sans faire de travail, & l'orifice de la matrice s'ouvre peu ou pas du tout.

Ces fausses douleurs ne viennent pas toujours immédiatement de la matrice, mais encore de la contraction spasmodique des intestins & de l'irritation de quelqu'autres parties du bas ventre.

D'autre fois elles ne sont causées que par des vents qui sont répandus dans la capacité du ventre.

Pour remédier à ces douleurs, on mettra la malade dans son lit, on lui chauffera des serviettes qu'on lui appliquera chaudement sur le ventre; si elle ne se trouve pas foulagée, on fera enforte d'avoir une seringue, & on lui donnera un ou deux lavements, lesquels en faisant sortir

les ordures qui font dans les boyaux , diffiperont les vents.

Il fuffira de faire ces lavements avec de l'eau tiède , dans laquelle on fera diffoudre une cuillerée de miel.

Les fignes qui annoncent un accouchement naturel & prochain , & qui paroiffent quelquefois un ou deux jours auparavant , font ceux-ci.

La femme rend par la matrice une humeur blanchâtre qui eft quelquefois teinte de fang , elle fent des douleurs autour des reins , fon ventre tombe , elle urine plus fouvent qu'à l'ordinaire , elle ne peut marcher fi aifément.

Les fignes qui annoncent que la femme eft sûrement dans les maux véritables , fe connoiffent par les grandes douleurs qu'elle fent autour des reins , qui vont jufqu'au milieu du ventre & fe continuent vers les parties & le fondement ; fon vifage devient rouge , elle fent des petits tremblements fur-tout aux cuiffes , les humeurs qui fortent de la matrice font teintes de fang , les parties s'enflent , il furvient quelquefois un vomiffement ; alors , fi on introduit le doigt dans le col de la matrice , on le trouve ouvert : quand tous ces fignes ou la plus grande partie fe ren-

contrent , on peut être sûr que la femme accouchera bientôt.

Si le passage s'ouvre bien , si la tête de l'enfant n'est pas trop grosse , si les maux se portent bien vers le bas , l'accouchement fera bientôt fini.

Si au contraire la femme est grosse de son premier enfant , si elle est avancée en âge , si la matrice dure & sèche ne peut s'ouvrir comme dans une jeune & celles qui ont déjà eu des enfants , si la tête est plus grosse qu'il ne faudroit , si les eaux sont écoulées depuis plusieurs jours , s'il ne sort plus de ces humeurs gluantes qui servent à humecter le passage , la sage-femme se trouvera bien embarrassée & ne saura plus quel parti prendre pour se tirer d'un pareil embarras.

On est dans le malheureux usage , quand les choses se rencontrent comme je viens de le dire , de donner du vin , de l'eau-de-vie , de l'eau-de-mélisse , du café , de l'eau-d'anis & autres liqueurs spiritueuses , elles sont toutes des véritables poisons qui occasionnent tous les jours des pertes de sang considérables ; d'ailleurs des boissons chaudes rendent l'accouchement plus difficile , elles causent des inflammations à la ma-

trice qui n'est plus capable de se contracter, elles rétrécissent le passage, enfin elles sont absolument nuisibles & souvent mortelles.

Cependant la malade est altérée, mais au lieu de diminuer cette altération avec de l'eau, on l'augmente considérablement en donnant du vin ou une autre liqueur, la fièvre s'irrite dans ces circonstances, & on réduit cette pauvre misérable à l'extrémité, on continue encore ces prétendus spécifiques, dans le dessein de donner des forces, mais la nature écrasée par le poids de tant de poisons, succombe, & la malade meurt avec son enfant.

Je conseille le contraire de ce que l'on fait tous les jours dans les villages, & je suis convaincu par ma propre expérience, celle de tous les médecins, & celle de tous les chirurgiens, qu'en suivant exactement tout ce que je vais dire, on sauvera une femme sans autre secours.

Dès qu'une sage-femme s'apercevra que l'enfant est bien tourné, mais que le travail est douloureux, que le passage ne s'ouvre que très-peu ou point du tout, ou pour parler avec elle, qu'il n'y a point de place, elle se gardera bien d'engager sa malade à faire des efforts pour

pouffer en bas , ils font très - inutiles , ils affoiblissent , & au lieu d'avancer la besogne , ils la retardent.

Elle ne lui donnera ni vin , ni eau-de-vie , ni eau-d'anis , ni café , toutes ces liqueurs , comme je l'ai dit ci-devant , font des poisons dans ces circonstances , mais elle la fera saigner au bras , si elle est à portée d'avoir ce secours ; cette saignée dans ce moment fait un très-grand bien , elle empêche l'inflammation si aisée à naître , elle calme les douleurs si grandes chez ces malades , elle relâche les parties qui sont le plus souvent très-enflées.

Elle ne lui donnera aucune viande , son estomac & sa situation ne peuvent la digérer ; elle feroit encore une nouvelle maladie dont elle se passera bien , en ayant déjà assez d'autres.

Sa nourriture fera de la soupe toutes les trois ou quatre heures , & sa boisson de l'eau panée , dont elle boira tant qu'elle voudra.

On lui donnera un lavement chaque trois ou quatre heures ; ces lavements seront faits avec de l'eau tiède à laquelle on ajoutera de l'huile , ou avec de la graine de lin que l'on fera bouillir dans de l'eau , jusqu'à ce qu'elle soit gluante ; si

c'est pendant l'été, on pourra prendre de la mauve que l'on connoît sous le nom de fromageon, on la fera bouillir dans de l'eau, on y ajoutera de l'huile.

Entre l'intervalle de chaque lavement, on mettra la femme sur une grosse terrine remplie d'eau tiède, elle en recevra la vapeur, on trempera des linges pliés en quatre doubles dans de l'eau tiède, & on les appliquera sur le ventre; ou, ce qui vaut mieux, on fera bouillir de la graine de lin dans du lait, & quand il fera gluant, ce qui arrive après environ un demi-quart d'heure de cuisson, on le passera à travers un linge, on y trempera une flanelle assez grande pour embrasser tout le ventre, & après l'avoir bien exprimée, on l'appliquera.

En suivant cette pratique, la sage-femme ne fait que du bien; il arrive très-souvent que des accouchements désespérés se terminent très-heureusement, elle a tout le tems d'appeller un chirurgien à son secours, & sa conscience n'a rien à lui reprocher.

Mais en suivant sa méthode, qui est celle que l'on employe dans tous les villages, c'est-à-dire en faisant boire du vin & autres choses sembla-

bles , il est certain , quand bien même on viendroit à bout de délivrer la malade , on ne l'auroit pas moins exposée à la mort ; & j'avertis que de dix femmes qui auroient été traitées aussi cruellement , il n'en échapera pas cinq de la mort , & que les autres traineront très-longtems avant de pouvoir être rétablies , & peut-être meneront-elles une vie languissante pendant le reste de leurs jours.

Je ne faurois trop le dire aux sages-femmes , la mauvaise pratique qu'elles ont , fait tous les jours mourir des meres & des enfants , la chose est assez sérieuse , je ne puis trop le répéter , afin de leur inspirer de l'horreur & leur faire rejeter toutes sortes de liqueurs de quelle nature elle puisse être.

Je fai que les voisines & les commères qui iront voir la malade , l'engageront à prendre toutes ces boiffons , elles ont toutes des remèdes dont elles disent s'être servies , qu'elles s'en sont bien trouvées & que peut-être sans cela elles n'auroient pas été délivrées ; la malade aussi foible d'esprit que du corps , prend tout ce qu'on lui donne , cependant elle ne s'en trouve pas mieux ; ces insensées ne s'apperçoivent pas qu'elles con-

tribuent à sa perte ; & , pour parler plus juste , qu'elles l'empoisonnent.

Il ne faut rien écouter , il faut tenir ferme contre toutes ces femmes , elles font toutes des ignorantes ; & si malheureusement la sage-femme a la foiblesse de céder aux importunités réitérées qu'on lui fait , elle ne mérite plus d'exercer sa profession & devrait être punie.

Quand l'on s'apercevra donc que l'accouchement sera lent , ou parce que la femme est avancée en âge , ou que la tête de l'enfant est grosse , on se gardera bien d'engager la malade à faire des efforts & de pouffer en bas , il faut qu'elle ait patience ; qu'elle ne s'imagine pas que les forces se perdront & qu'il faut lui donner un peu de vin ; point du tout , le vin ôtera les forces , d'ailleurs les femmes n'en manquent jamais , il n'y a que les petits maux & les efforts que l'on fait mal - à - propos qui soient capables d'épuiser ; mais quand les gros maux arrivent , la femme trouve des forces suffisantes pour seconder le travail ; il n'y a que des femmes languissantes & dont la santé est dérangée par quelque maladie particulière , en qui l'on pourroit craindre de la foiblesse ; mais chez une femme robuste

te les forces ne manquent jamais, & la foiblesse n'empêchera jamais un accouchement.

Tout ce que je viens de dire est fondé sur une expérience journalière ; tous les médecins du monde, tous les accoucheurs font là-dessus du même avis, & si une sage-femme veut observer, elle connoîtra que les moyens proposés sont sûrs, conduisent à une bonne fin, & que ceux qu'elle a employés jusqu'alors, ont été la cause de la mort de tant de meres si utiles à leurs familles, & d'enfants si nécessaires à l'état.

On fera peut-être étonné de ce que je n'enseigne pas les remèdes que les charlatans emploient & indiquent avec emphase dans les occasions ; c'est parce que je sai qu'au lieu d'être utiles, ils ne peuvent qu'être nuisibles, & qu'il y a toujours du danger à les mettre en usage ; d'ailleurs il ne faut jamais perpétuer des préjugés chimériques,



C H A P I T R E I I I .

La façon d'accoucher une femme quand il n'y a qu'un seul enfant dans la matrice , & quand il y en a deux ou trois ; comme il faut la délivrer de l'arrière-faix.

Avant d'entrer dans le détail de ce chapitre, il convient de donner une description de la matrice.

La matrice est un viscère particulier à la femme , qui est placé entre la vessie & le rectum ou gros boyau contenu dans le bassin ; c'est-à-dire , dans la partie inférieure du bas ventre , lequel est destiné à renfermer l'enfant pendant le tems de la grossesse.

Il a la figure d'une petite poire , dont la pointe que l'on appelle le col de la matrice , est tournée en bas , il est un peu plus gros dans les femmes qui ont fait des enfants que dans celles qui n'en ont point eu.

Il est creux , mais excepté le tems de la grossesse, sa cavité pourroit à peine contenir une amande.

Il est retenu en place par quatre ligaments, dont deux sont appelés larges, & deux autres ronds; les larges sont attachés à sa partie latérale & supérieure, & les ronds aux deux côtés de son fond, c'est-à-dire au dessus de son col.

Ce viscère a deux orifices, l'un est appelé externe & l'autre interne; l'orifice externe est l'entrée du vagin, & l'interne est l'entrée du col de la matrice, où il est continu & forme une rondeur divisée par une fente transversale, à laquelle on a donné le nom de museau, à cause de la ressemblance qu'il a avec le museau d'un chien ou d'une tanche.

Ce viscère pendant la grossesse acquiert un volume considérable, puisqu'il contient jusqu'à deux ou trois enfants; cependant son extension étant arrivée au degré que la nature lui a prescrit, & ne pouvant aller au-delà, parce que les fibres du col de la matrice étant toutes développées & épuisées ne peuvent plus fournir, alors elle se contracte & se resserre sur elle même; les muscles du bas ventre & du diaphragme entrent en contraction & agissent comme quand l'on va à la selle, les eaux percent; après leur sortie, l'enfant par son poids comprime les bords

de la matrice , cette pression augmente & accélère nécessairement les douleurs , conséquemment sa sortie.

L'accouchement n'est donc que la sortie de l'enfant hors de la matrice ; cette opération s'annonce par des douleurs alternatives & par les signes que nous avons rapportés dans le chapitre précédent ; quand tout est bien disposé , les eaux percent dans une forte douleur , la tête de l'enfant s'avance & s'engage , la mere s'anime , elle fait avec violence tout ce qui se présente à sa main , elle serre les dents , & l'orifice de la matrice , s'ouvrant de plus en plus , elle fait une violente inspiration , & l'enfant paroît.

Il seroit bien à desirer que les choses allassent comme nous venons de le dire , mais très-souvent il faut la main de la sage-femme ; voici la manière dont elle se comportera quand elle sera appelée.

Elle s'informerá si la femme est à terme , si les douleurs qu'elle sent se portent vers le bas ventre , sur les parties & le fondement ; si cela est , elle examinera si c'est un véritable travail ou non ; pour le savoir , elle frotera le doigt index de beurre ou d'huile qu'elle introduira dans

le col de la matrice; si elle reconnoit que l'orifice interne soit affaissé, & si elle s'apperçoit au bout de ce même doigt qu'il se dilate & s'entrouvre, elle fera pour lors très-assurée que le travail est véritable.

Il se rencontre des femmes desquelles on ne peut toucher l'orifice interne avec le doigt, quoiqu'elles soient véritablement dans les maux, parce qu'il s'ouvre du côté du fondement; cette dilatation est difficile à remarquer, & quelqu'un pourroit s'y tromper, croyant que la femme n'est pas dans les maux véritables, si les autres signes ne concouroient à faire connoître qu'elle y est effectivement; ce qu'il y a de fâcheux, est, que l'accouchement devient plus long & plus laborieux, parce que l'orifice interne ne répond pas directement à l'orifice externe.

La position oblique de la matrice, de quelque côté qu'elle soit tournée, nuit à l'accouchement, parce que l'enfant ne peut descendre directement dans le vagin, il va se heurter contre le bord de l'orifice; ses efforts & ceux de sa mere deviennent inutiles; ce qu'il y a de malheureux, est, que cette position n'est pas rare. On la connoît en ce que la matrice, quand elle est obli-

que , est fort haute , & qu'on a peine de l'atteindre , parce que sa pointe ne descend pas dans le vagin , comme cela arrive quand elle est droite.

Dans ce cas , il faut remettre la matrice dans une situation droite ; & pour y réussir , on élève les fesses de la femme & on pousse la matrice hors du bassin , en introduisant dans le vagin la main graissée de beurre , avec laquelle on la repousse doucement en haut , & avec l'autre main on comprime légèrement sur le bas-ventre pour la ranger ; on attend que la tête de l'enfant se présente au passage ou qu'elle y soit engagée , après quoi on fait l'accouchement de la manière ordinaire.

Mais si l'on ne peut en venir à bout , & que l'obliquité de la matrice soit toujours la même , de façon que l'opération en soit très-difficile , il faut nécessairement retourner l'enfant & l'accoucher par les pieds ; quand une fois on a les pieds , on redresse la matrice qui est de travers , & sa position nuit très-peu.

Quand l'enfant est bien tourné , que la pointe de la matrice n'est pas de travers , quand les eaux qui se forment présentent une surface plate & ronde , on sent la tête de l'enfant descendre peu

à-peu, & résister au doigt qui la touche.

Lorsque la douleur est passée, l'on doit faire attention à la dilatation de l'orifice, on y introduit l'extrémité du doigt, on le trouve comme un anneau qui s'élargit, & à mesure que le travail s'avance, il devient mince & délié.

Il n'est pas nécessaire de toucher la femme continuellement, comme font la plûpart des sages-femmes; c'est une mauvaise méthode qui ne peut causer que de la douleur & meurtrir ses parties; il est aisé de comprendre que dans cette occasion, il n'y a que les douleurs & les efforts de la mere & ceux de l'enfant qui puissent faire de la place.

Si la femme qui est en travail est grasse & sanguine, il fera à propos de la faire saigner, sa respiration en fera plus libre, elle aura plus de force, elle chassera ses douleurs plus fortement vers le bas; la saignée est alors sans danger, & souvent prévient des accidents fâcheux, comme perte de sang, fièvre après l'accouchement, &c.

On aura soin que la femme soit libre dans ses habits, qu'il n'y ait dans la chambre où elle doit accoucher que les personnes qui lui plaisent; on lui laissera la liberté de crier tant qu'elle voudra,

en lui recommandant seulement de profiter de ses douleurs & de pousser fortement en bas comme si elle vouloit aller à la selle. Elle sera couverte d'un drap étendu sur ses cuisses, sous lequel on passera les mains quand il sera nécessaire de lui donner des secours.

Si la malade est assez forte, il sera bon en attendant l'heure de la faire proméner, soutenue sous les bras par deux personnes.

On connoit que le travail pour l'accouchement se prépare, lorsque les eaux commencent à pousser & à former une espèce de vessie qui ressemble assez à celle d'un porc que l'on a remplie d'eau ou d'air.

Après quelques douleurs, les eaux percent d'elles mêmes, il ne faut jamais ouvrir les membranes qui les contiennent, à moins qu'il n'y ait hémorragie, dans ce cas il seroit dangereux d'abandonner cet effet à la nature; on peut cependant les faire couler, mais c'est quand l'enfant se présente jusqu'aux oreilles & qu'elles ne le font pas encore, alors elles feroient un obstacle à sa sortie.

Quand les eaux sont écoulées d'elles mêmes des membranes qui les contenoient, on mettra

la femme sur un petit lit , ou pour mieux faire dans son lit même ; toutes n'accouchent pas de la même manière ; quelqu'unes accouchent étant sur les genoux d'une personne forte , d'autres droites , appuyées sur le bord du lit , mais elles accoucheront bien plus aisément & plus sûrement dans leurs lits , crainte qu'il n'arrive quelque accident pour les y transporter ; le lit doit être garni de plusieurs draps pliés , que l'on changera quand la nécessité le demandera , crainte que la malade n'en soit incommodée. Elle sera couchée sur son dos , le corps & la tête disposés de façon qu'elle ne soit ni couchée , ni sur son séant ; dans cette situation elle respirera plus aisément , ses cuisses seront écartées l'une de l'autre , les jambes fléchies , & les pieds tournés vers les fesses , & assurés par quelque appui.

Tout étant ainsi préparé , la sage-femme introduira dans le vagin deux doigts joints ensemble , graissés d'huile ou de beurre , ou simplement de l'humeur glaireuse que la femme a rendue , pour tenir les grandes lèvres écartées , en dilatant avec douceur l'orifice interne de la matrice , & en écartant peu-à-peu ses côtés vers le derrière de la tête de l'enfant , ce qu'elle exécute

téra dans le tems des douleurs & en écartant les doigts l'un de l'autre, afin de préparer ainsi le chemin à l'enfant.

Quand le sommet de la tête paroît, on dit que l'enfant est au passage ; la sage-femme se disposera à le recevoir, car il viendra bientôt ; elle ordonnera à la femme en travail de soutenir ses douleurs & ses efforts, de moins crier, de retenir sa respiration, de pousser en bas & de persévérer dans cet état le plus qu'elle pourra ; & avec le bout de ses doigts, dont les ongles doivent être bien rognés, elle tâchera de repousser doucement la matrice qui forme une espèce de couronne autour de sa tête ; & quand elle sera aux oreilles, ou environ, elle attendra le moment d'une douleur pour la tirer avec les deux mains ; aussitôt elle les conduira sous les aisselles, elle tirera l'enfant, non pas directement, mais un peu de travers, de droite & de gauche, afin que la tête étant sortie, les épaules puissent passer sans aucun retard.

S'il se rencontre quelque obstacle qui paroisse arrêter la tête, elle appliquera deux doigts de chaque main à côté de la tête jusqu'aux oreilles, contre lesquelles elle les appliquera ; & dans

le moment d'une douleur elle la tirera doucement, en la remuant de côté & d'autre.

Si la tête de l'enfant étoit sortie & qu'il fut arrêté par les épaules, ou parce que l'on n'auroit pas tiré la tête aussi vite qu'on auroit dû le faire pour leur en faire prendre la place, ou parce que l'enfant les a effectivement très-larges, on doit alors le dégager le plutôt possible; dans ce cas, la sage-femme doit avoir beaucoup de prudence & de jugement, elle se servira de ses deux mains qu'elle étendra sur les côtés de la tête de l'enfant, & les appliquera à plat sur les oreilles, pour le tirer en ligne droite; si cela ne suffit pas comme cela arrive très-souvent, on portera une main sur la nuque du col de l'enfant, & l'autre sous le menton, on le tirera sans perdre de tems ni donner de relâche, parce que la matrice se resserre quelquefois avec tant de force, que l'enfant seroit bientôt étranglé & suffoqué au passage, parce qu'il a alors le col ferré comme avec un collier.

Si après avoir tiré la tête de la manière que je viens d'enseigner, les épaules ne sortent pas encore, il faut glisser un ou deux doigts de chaque main sous les aisselles, & on les tirera peu-à-

peu de côté & d'autre ; cette dernière méthode réussit toujours, à moins qu'il n'y ait quelque obstacle intérieur.

J'ai dit que l'enfant seroit bientôt étranglé & suffoqué au passage, à cause de la contraction subite de l'orifice de la matrice ; il y a un moyen pour obvier à cet accident, il consiste à glisser les doigts entre la matrice & le col de l'enfant, & de la tenir ouverte de façon qu'elle ne puisse serrer le col de l'enfant.

Quand on tient la tête par ses côtés, ou que les mains sont sur la nuque ou sous le menton, il ne la faut pas tirer si fortement, crainte de l'arracher, ce qui est quelquefois arrivé ; si l'on trouve une forte résistance & que l'on ne s'aperçoive pas que l'enfant avance, il ne faut pas insister, & aussitôt il faut employer l'autre moyen, qui est de couler les doigts sous les aisselles.

Mais les épaules étant dégagées, le reste du corps sortira sans peine ; il faudra bien faire attention après la sortie de la tête, si le cordon ombilical n'est pas autour du col de l'enfant ; s'il y étoit, il faudroit nécessairement l'ôter, sans quoi il occasionneroit une perte de sang, ou il se casseroit ; dans le premier cas la mere seroit en

grand danger, dans le second, on ne pourroit tirer l'arrière-faix qu'avec beaucoup de peine, comme je le dirai ci-après.

J'ai déjà dit qu'il ne faut pas ouvrir les membranes qui contiennent les eaux, & qu'il falloit les laisser couler d'elles-mêmes, afin que le passage soit plus glissant pour la sortie de l'enfant; mais que dans le cas d'une perte considérable, il étoit plus prudent, & même nécessaire de les casser, plutôt que de laisser cet ouvrage à la nature.

Quand les eaux sont écoulées, la sage-femme pourra aisément toucher la partie qui se présente, & reconnoître si l'accouchement est naturel ou non; c'est-à-dire si l'enfant est tourné sur sa tête; si elle touche avec l'extrémité du doigt un corps dur, rond & égal, elle assurera que tout est bien.

Mais au contraire, si l'enfant présente une autre partie, elle sentira quelque chose d'inégal, rude, plus ou moins dur ou mol, suivant la nature de la partie; alors elle jugera que l'accouchement est contre-nature; cet ouvrage n'étant pas de son ressort, & étant au-dessus des connoissances qu'il seroit à souhaiter qu'elle eût,

elle avertira aussitôt le mari ou les autres parents ; leur exposera l'état des choses , & fera appeler un chirurgien ; elle n'attendra pas au lendemain , comme font presque toujours les sages-femmes de la campagne , le retard dans cette occasion est très-dangereux , comme je le ferai voir dans mes observations ; mais par malheur pour les pauvres malades , elles tentent les moïens de la délivrer , sans favoir comment elles doivent s'y prendre ; elles tourmentent beaucoup la mere , & après deux ou trois jours, elles ne sont pas plus avancées que le premier.

Ce n'est pas tout , on envoie chercher des matrones dans les villages voisins ; on dit , une telle est bien adroite ; une voisine vient encore voir la malade , s'avise de la toucher quoiqu'elle n'y connoisse rien , elle fait l'entendue , elle annonce encore une autre matrone qu'elle dit être bien experte. Le mari allarmé d'une si fâcheuse circonstance , fait venir toutes celles qu'on lui indique ; j'en ai rencontré jusqu'à quatre de différents villages , & , comme on le pense bien , toutes aussi ignorantes les unes que les autres.

On doit s'imaginer combien de maux & de

cruautés exercent des mains aussi meurtrières, qui ne sont guidées par aucune connoissance; eh, où les auroient elles puisées, ces connoissances! je leur demande, si après avoir été élues par leur paroisse, peut-être depuis peu de tems, & que dès-lors ayant eu le privilège étrange d'exercer une profession dont elles n'avoient aucune teinture, elles peuvent audacieusement entreprendre des opérations; je leur demande encore qui les a endoctrinées, sont-ce celles qui les ont précédées? & qui, pour avoir fait le métier pendant trente ou quarante ans, n'en sont pas moins incapables.

Pourquoi donc la première sage-femme appelée pour faire l'accouchement, n'envoie-t-elle pas chercher un chirurgien quand la nécessité le demande? est-ce crainte de passer pour ignorante? est-ce crainte de perdre une réputation que quelques-unes croient avoir acquise? C'est une erreur, en supposant cette réputation justement établie, elles l'augmenteront bien plutôt; elles auront connu & annoncé le danger, preuve qu'elles ont de la science, & le chirurgien appelé ne pourra leur attribuer le mauvais événement de l'accouchement.

Il s'agit ici de la vie de la mere & de celle de l'enfant, & ce qui est de la plus grande considération, du baptême de l'enfant; en tuant ces innocents, on les frustre de la béatitude éternelle; quel crime ne font pas commettre l'ignorance, & peut-être la malice!

Une sage-femme instruite de ce qui concerne sa profession, qui aura de la charité & de la religion, ne tombera pas dans de pareilles fautes; elle ne voudra pas charger sa conscience en commettant un homicide; si-tôt qu'elle connoitra le danger, c'est-à-dire que l'enfant est mal tourné, elle dira à la malade de ne plus faire d'efforts, crainte que l'enfant ne descende trop bas, & qu'on ne puisse le mettre dans une bonne situation qu'avec beaucoup de peine; elle fera appeller un chirurgien, qui l'instruira & délivrera la mere.

Le premier soin que l'on doit donner à un enfant nouveau né, est de le placer le long d'une des cuisses de la mere, de façon qu'il ne soit pas incommodé par le sang ni par les eaux qui sortent immédiatement après lui; on lui ôte la muscosité qu'il a dans la bouche & qui s'y trouve ordinairement, parce qu'elle gêneroit la res-

piration , & même si elle étoit abondante , elle pourroit empêcher la respiration de s'établir ou l'intercepter.

Ensuite on procède à la ligature du cordon , on en fait deux , l'une du côté de l'enfant , & l'autre du côté de la mere ; on prend trois ou quatre files qu'on cire ensemble , dont la longueur doit être d'un pied , on commence par celle du côté de l'enfant , à deux bons travers de doigts de distance du nombril , ensuite on fait la seconde ligature un travers de doigt au-dessus de la première , & l'on coupe entre deux avec des ciseaux ; après quoi on remet l'enfant entre les mains d'une personne qui l'enveloppe d'une serviette chaude , & on procède à l'extraction de l'arrière-faix. Mais auparavant d'en venir à cette opération , on examinera s'il n'y a pas encore un autre enfant dans la matrice ; car souvent il y en a deux , & quelquefois davantage , ce que l'on connoîtra lorsque les maux continuent , que le ventre reste gros ; mais si en introduisant la main à l'orifice de la matrice , on reconnoît des eaux contenues dans des membranes avec l'enfant , se présenter au passage , alors il faut bien se garder de tirer l'arrière-faix avant que la mere

ne soit délivrée de ce second enfant, & d'un troisième s'il s'y rencontre, parce que les jumeaux n'ont souvent qu'un arrière-faix qui leur est commun, & autant qu'il y a d'enfants autant de cordons; si l'on étoit assez imprudent de le tirer, on pourroit faire mourir les enfants qui restent, & la mere perdroit beaucoup de sang, c'est pourquoi le premier cordon lié, on l'attachera après une des cuisses de la mere, afin qu'il ne gêne pas dans l'opération qui doit se faire tout de suite; pour ce sujet, on introduira la main, on déchirera les membranes pour en faire sortir les eaux, & on recevra l'enfant; si c'étoit le pied qui se présentât, il faudroit le tirer de la façon que je le dirai au chapitre suivant.

C'est alors qu'il faut procéder à l'extraction de l'arrière-faix, il suit ordinairement l'enfant & il sort de lui-même; mais souvent il est tellement adhérent à la matrice, que l'on est obligé de l'aller détacher avec la main.

Les médecins ne sont pas d'accord sur la conduite que l'on doit tenir dans le cas où l'arrière-faix est adhérent à la matrice; les uns prétendent qu'il vaut mieux le laisser que de l'arracher de force, vû que la nature a soin de s'en déli-

vrer elle même dans la fuite , d'autant plus que les efforts que l'on fait pour l'arracher , occasionnent des douleurs très-aiguës , qui sont suivies d'inflammations.

D'autres disent au contraire qu'il est extrêmement dangereux de le laisser dans la matrice , parce que venant à se corrompre , il occasionne une fièvre dont la mort est toujours la suite.

Sans acquiescer ni contredire aux sentimens des médecins que je respecte , je dirai que dans tous les accouchemens que j'ai faits , j'ai toujours procédé , après la sortie de l'enfant & la ligature du cordon , à l'extraction de l'arrière-faix , que je regarde alors dans la matrice comme corps étranger ; je fais qu'il se détacheroit , mais ce font des nouvelles douleurs qu'il faut que la femme déjà assez malade , effuye de nouveau ; il faut que la matrice se mette en jeu , & cela ne se fait pas sans maux ; si j'ouvrais aujourd'hui un abcès à quelqu'un , que je ne fisse qu'une ouverture d'un travers de doigt , & que le lendemain ou deux jours après il ressentît des douleurs pour raison de cette ouverture trop petite , ne desireroit-il pas que j'eusse fait l'ouverture un peu plus grande , & qu'il fût quitte de ses maux ?

Il en est de même de la femme; s'il falloit un, deux ou trois jours après son accouchement, procéder à l'extraction de l'arrière-faix qui se feroit décollé, la crainte que la seule introduction des doigts lui causeroit, la feroit trembler; ses parties, peut-être encore enflées, sur-tout après un accouchement laborieux, ne s'accommoderoient pas de cette manoeuvre.

Il est vrai qu'il ne seroit pas avantageux de délivrer de force une femme aussitôt après son accouchement, c'est autant l'ouvrage de la nature que celui par lequel elle fait sortir l'enfant; il ne faut pas craindre que la matrice se resserre trop en attendant, elle ne peut se refermer tant qu'elle se sent gênée, c'est-à-dire tant que l'arrière-faix y est; dans ce cas la matrice en se contractant, se décolle; quand ce décollement est fait, la femme ressent des nouvelles douleurs, qui ne cessent que quand il est sorti.

Il y a cependant des occasions où il faut absolument délivrer la femme après la sortie de l'enfant, & même avant de faire la ligature du cordon; c'est quand il sort une grande quantité de sang sans caillots, ce qui annonce une perte qui seroit périr la femme si on ne la délivroit au plutôt,

A moins que l'arrière-faix ne se trouve si adhérent qu'il y auroit danger d'irriter la matrice, mon avis est de le tirer ; voici la méthode avec laquelle il faudra se comporter pour faire cette opération.

La sage-femme ayant pris le cordon, elle l'entortillera autour de deux doigts de la main gauche, & afin de le tenir avec plus de fermeté, elle se servira d'un petit linge fin & sec, sans quoi il pourroit glisser, elle mettra la main droite au dessus de la gauche, dont elle étendra le doigt *index* le long du cordon, jusqu'auprès de la partie, elle le tirera avec douceur & en tout sens, c'est-à-dire de droite & de gauche, de haut & de bas, mais il faut qu'elle ait la précaution de ne pas tirer trop fortement, sur-tout les cordons gros, ocdémateux ou pourris, parce qu'il font sujets à se rompre, d'ailleurs en tirant le cordon trop fortement, on peut causer une perte de sang comme je l'ai vû plusieurs fois.

En 1767, la femme du maître d'école de cette ville accoucha heureusement de deux enfants, la sage-femme voulant procéder à la sortie de l'arrière-faix, s'apperçut qu'il résistoit ; nouvelle encore dans sa profession, elle redoubla de force,

espérant avoir plus de succès ; mais en vain , cette extraction trop violente & quelqu'autres moyens qu'elle mit en usage , n'opérèrent qu'une perte considérable de sang qui couloit à grands flots ; cette femme seroit certainement morte si je n'eusse été appelé pour la secourir , ce que je fis aussitôt en tirant l'arrière-faix , & la perte cessa.

En 1769 je fus encore appelé pour la même femme dans le même cas que celui dont je viens de parler ; je la délivrai encore des deux arrières-faix , dont la sortie fit cesser une si grande perte de sang qui l'avoit tellement affoiblie , que je craignois qu'elle ne mourût entre mes mains , quoique je n'eusse pas été plus d'une minute pour la délivrer. Aujourd'hui elle jouit d'une très-bonne fanté : il y avoit ici une adhérence très-considérable , & je me suis comporté avec succès de la façon dont je parlerai dans un instant.

En tirant violemment l'arrière-faix , on pourroit encore occasionner un accident très-fâcheux , on pourroit tirer le fond de la matrice en bas , & causer ce qu'on appelle un renversement de matrice , c'est le même effet que si l'on tiroit la coëffe d'un chapeau en dehors ; cela seroit de si grande

grande conséquence, que l'on a vû mourir des femmes dans le moment que cela est arrivé.

Pour se mettre à l'abri de toutes ces craintes, on le tirera peu-à-peu, non pas directement, mais de côté & d'autre; la femme de son côté emploiera les moyens qu'elle a pour être délivrée; elle soufflera dans sa main, qui sera fermée, comme elle feroit dans une bouteille pour savoir si elle est cassée; elle poussera en bas comme elle faisoit dans le tems de l'accouchement; ces mouvemens peuvent détacher & chasser l'arrière-faix de la matrice; il y a des sages-femmes qui font presser sur le ventre de la malade avec la paume de la main, mais cela est inutile & même nuisible.

Si cette premiere tentative ne réussit pas, il fera bon de laisser un peu resserer la matrice, parce qu'il est sûr qu'en se resserrant, elle se détachera de l'arrière-faix qui ne peut se prêter à ce resserrement; mais crainte que l'orifice de la matrice ne se resserre à proportion & ne ferme toute entrée dans la matrice, on y tiendra la main pour le tenir ouvert; au bout d'environ un quart d'heure on fera une nouvelle tentative, que l'on doit espérer avoir plus de succès.

Si l'on ne peut avoir l'arrière-faix par cette

pratique , il fera nécessaire d'introduire dans la matrice la main graiffée de beurre ou d'huile, le cordon lui fervant de guide, la conduira à l'arrière-faix : elle se gardera bien de l'attaquer par sa circonférence , c'est - à - dire par ses bords , parce qu'elle pourroit se tromper en le confondant avec la matrice , mais elle le saisira à l'endroit même où est attaché le cordon , elle y enfoncera le doigt *index* qu'elle fléchira tant pour l'ébranler que pour l'arracher.

Mais si le cordon étoit cassé , ou pour l'avoir tiré trop fort , ou parce qu'il est pourri , la sage-femme se trouvera alors bien embarrassée ; il ne faut cependant pas qu'elle perde la tête comme cela est arrivé à plusieurs que je connois , & elle ne la perdra pas si elle me veut suivre dans ce que je vais lui enseigner.

Elle prendra garde de se tromper , comme ont fait quantité de sages - femmes ignorantes , qui tiroient la matrice , croyant que c'étoit l'arrière-faix.

Si-tôt que l'on aura mis la main dans la matrice , on trouvera l'arrière-faix ou placenta vers son fond , que l'on connoîtra par plusieurs inégalités que font les vaisseaux , ce qui le fera aisément

ment distinguer de la matrice. S'il n'est pas adhérent il ne sera pas difficile de le tirer ; mais si le contraire arrive, c'est une opération difficile, dont il est cependant important que la sage-femme soit instruite ; c'est pourquoi la main, comme je l'ai dit, graissée de beurre ou d'huile, introduite dans la matrice, elle tâchera de découvrir l'endroit qui est le moins collé ; c'est-là où elle commencera de travailler , en mettant ses doigts entre l'arrière-faix & la matrice ; elle le séparera de la même façon qu'elle feroit si elle enlevait un morceau de pâte qui seroit sur une table , après quoi elle l'amènera hors de la matrice.

Mais s'il n'étoit décollé en aucun endroit de la matrice , il faudroit y enfoncer le doigt comme je viens de le dire , parce qu'en voulant le séparer différemment , n'étant pas assez instruite, elle pourroit se prendre à la matrice , ce qui seroit très-funeste , quoiqu'il soit aisé de distinguer la matrice de l'arrière-faix , en ce que ce dernier a de gros vaisseaux qui sont à son centre , ce qui est en quelque façon comme raboteux , tandis que la matrice est unie.

Pendant l'année 1751 , lorsque je faisois mon cours d'accouchement à Paris , une demoiselle

y fut envoyée pour accoucher , ce que je fis ; mais quand il fallut la délivrer de l'arrière-faix , j'avois beau tirer le cordon de droite & de gauche , rien ne venoit : à la fin à force de le tirer je le cassai , je vis le moment où j'allois perdre la tête. Cependant réfléchissant un instant sur la façon de faire cette opération , & sur les circonstances où je me trouvois , je me remis à la besogne , & après bien des inquiétudes & des sueurs , j'en vins à bout , & la demoiselle s'est très-bien portée.

Quand l'arrière - faix est entier , l'opération est parfaite ; cependant il faut remarquer qu'il ne faut s'opiniâtrer à vouloir arracher le tout , s'il s'y rencontre beaucoup de difficultés ; il y a quelquefois des endroits si collés , qu'il seroit dangereux d'en tenter l'extirpation ; il vaut beaucoup mieux abandonner ce soin à la nature , qui communément au bout de quelques jours s'en débarrasse d'elle-même & sans accident.

En général , il est bon de porter la main dans la matrice après que l'enfant en est sorti ; on reconnoît par-là s'il y en a plusieurs , si l'arrière-faix est adhérent ou non à la face interne de la matrice , & on en fait sortir tous les caillots de sang qui pourroient y être.

Les sages-femmes doivent aussi favoir que les avortons ont un arrière-faix ; il seroit avantageux qu'il ne restât pas dans la matrice, parce que sa présence peut causer des dangers ; cela est confirmé par des observations multipliées de quantité d'accoucheurs que je ne rapporterai pas, parce qu'elles grossiroient trop ce petit ouvrage ; je me bornerai aux deux suivantes.

Dans le mois de janvier 1757, la femme d'un cordonnier de cette ville, âgée de quarante ans, avorta vers le troisième mois de sa grossesse ; je fus appelé le troisième jour de cet accident, elle avoit des douleurs très-violentes dans le bas-ventre ; je conjecturai aussitôt que c'étoit l'arrière-faix qui n'étoit pas sorti qui les causoit ; pour le reconnoître, j'introduisis le doigt *index* dans l'orifice de la matrice, que je trouvai ouvert suffisamment pour pouvoir y en faire entrer l'extrémité ; je crus y sentir un corps mol que je jugeai être l'arrière-faix, en conséquence je fléchis & tournai le doigt de côté & d'autre ; je vins à bout, après quelques moments de cette manœuvre, d'y en faire entrer un second, & avec ces deux doigts je l'amenai qui étoit corrompu & de la plus mauvaise odeur. Aussi-

tôt les douleurs cessèrent , la femme a récupéré une santé parfaite , & n'a plus eu d'enfants.

Le 25 mars 1759, je fus appelé pour soulager une femme âgée de trente-huit ans , qui avoit depuis deux jours une perte de sang ensuite d'une fausse-couche qu'elle avoit eue au terme de deux mois & demi, (à ce qu'elle me dit) je pensai bien qu'elle n'étoit causée que parce que l'arrière-faix n'étoit pas sorti , & après plusieurs questions faites à la malade sur son état, je ne doutai pas que la cause de sa maladie ne fût celle que je m'étois imaginé. Je me mis donc en devoir de lui ôter ce corps étranger : après avoir graissé le doigt *index* de la main droite , je l'introduisis dans le vagin , j'y rencontrai le cordon ombilical qui étoit de la grosseur d'une ficelle , je le saisis aussitôt, il me conduisit à l'arrière-faix qui étoit à l'orifice interne , je le tirai , la perte cessa, la malade a été guérie & n'a plus eu d'enfants.

Malgré ces observations , il ne faut cependant pas aller décoller ces arrières-faix du fond de la matrice , car le remède seroit peut-être plus fâcheux que le mal , la nature s'en débarasse ordinairement seule.

Avant de terminer ce chapitre , je parlerai des

fausses couches, que l'on appelle de la sorte, parce que l'enfant qui vient au monde dans les six premiers mois de la grossesse, ne peut vivre, n'ayant pas encore acquis les forces ni la perfection nécessaires.

Les causes les plus ordinaires des fausses couches, sont une disposition particulière de la matrice, sa trop grande sensibilité, sa foiblesse, une maladie inflammatoire, un grand vomissement, un trop grand travail, les fauts, les danses, les chûtes, les coups dans le bas-ventre, les violens purgatifs, la peur, la colère, l'usage des liqueurs fortes, les hémorragies excessives, le trop fréquent usage du mariage, sur-tout dans les derniers mois, les courses à cheval & sur des charriots, les habits trop étroits à dessein de faire paroître la taille, enfin l'enfant lui même quand il est mort.

Une fausse couche est infiniment plus nuisible qu'un accouchement à terme, & les femmes qui en ont fait une, courent grand risque d'en faire une seconde, indépendamment de plusieurs incommodités qu'elles leur attire; je regarde cet accident comme le plus terrible & le plus fâcheux qui puisse arriver à une femme grosse, tant

parce que la mort de l'enfant est certaine, que parce que la mere est exposée à subir le même sort; d'ailleurs elle est une des causes de la stérilité.

Les fausses couches sont plus ou moins dangereuses, plus une femme est avancée dans sa grossesse, plus il y a à craindre.

Les malheureuses filles qui se font avorter, crainte de faire éclore le fruit de leur foiblesse ou de leur libertinage, en sont très-souvent les victimes, & meurent avec ces germes infortunés qu'elles ont étouffés dans leur sein.

Une sage-femme qui a quelque connoissance qu'une fille enceinte cherche les moyens de se faire avorter, & qu'elle prend des drogues à ce sujet, doit aussitôt en informer son pasteur.

J'avertis les jeunes chirurgiens établis dans les villages, de se défier de celles, qui sous prétexte de la suppression de leurs règles, demandent à être saignées du pied; ils ne doivent jamais le faire, encore bien moins leur donner des drogues, sans l'ordonnance d'un médecin.

Il y a quelques années qu'une femme veuve âgée d'environ 36 ans, vint me consulter. Elle me dit que depuis environ trois mois, elle n'a-

voit plus ses règles, & qu'elle me prioit de me rendre chez elle pour la saigner au pied, & lui donner les remèdes convenables pour la rétablir. Après plusieurs réponses vagues & timides aux questions que je lui fis sur sa situation, je lui tirai l'aveu d'une grossesse qu'elle avoit dessein de détruire, sous prétexte que l'enfant n'étoit pas encore animé, & qu'il n'y auroit point de mal. Ce terrible langage qui venoit de l'ignorance ou de la malice de cette veuve, me fit prendre plusieurs moyens pour éloigner le crime qu'elle méditoit, & j'y réussis en lui faisant connoître que son enfant étoit animé dès les premiers jours de la conception, & qu'elle l'exposoit au danger de perdre son ame, au cas qu'elle continueroit le fatal projet qu'elle avoit de se faire avorter; d'ailleurs qu'elle se mettoit elle-même dans le cas de perdre la vie dans son avortement, & que la justice, les yeux toujours ouverts sur de pareilles circonstances, découvreroit tôt ou tard un si grand crime, & qu'étant découvert, elle ne pourroit éviter une mort honteuse & diffamatoire.

Je lui conseillai d'en parler à son curé, ce qu'elle fit, & au moyen des précautions que

prit ce zélé pasteur, elle est accouchée à son terme.

Dans les premiers mois de mon établissement dans cette ville, j'allai faire une visite à un curé du voisinage, qui me pria de voir une fille malade depuis plusieurs mois, qui ne pouvoit se guérir malgré les remèdes qu'elle prenoit depuis longtems, & que sa maladie étoit un squirrhe qu'elle avoit au foye.

Arrivé à la maison, je trouvai la malade dans son lit, après avoir touché son ventre, le squirrhe me parut être une grossesse; mais avant de porter mon jugement, je me déterminai à la considérer, & après un examen, je remarquai que cette fille étoit grosse d'environ sept à huit mois; je lui annonçai son état qu'elle favoit aussi bien que moi, & qu'elle eut cependant l'impudence de nier malgré les certitudes que je lui en donnois. Je retournai chez le curé qui s'intéressoit beaucoup au rétablissement de cette fille, à qui je confiai de quelle nature étoit le squirrhe. Une heure après la fille vint le trouver, avoua sa situation. Quelques jours après elle fut mariée avec l'auteur de sa grossesse; elle est accouchée un mois après son mariage.

Je n'ai rapporté ces deux observations (que je pourrois accompagner de beaucoup d'autres qui me sont arrivées , si je n'avois peur de grossir cet ouvrage) que pour faire connoître qu'il ne faut pas ajouter foi aux filles , & que les sages-femmes & les chirurgiens ne leur doivent jamais donner de drogues , sous prétexte que leurs règles sont supprimées , sans l'ordonnance d'un médecin.

Je reviens aux signes qui annoncent une fausse-couche ; la femme sent des douleurs dans les reins & dans le bas-ventre , accompagnées d'une difficulté d'uriner , elle a des frissons par tout le corps , ses mamelles deviennent flasques , son ventre s'affaisse , elle a des foiblesses , elle rend par le vagin du sang ou des humeurs sanguinolentes , & l'orifice de la matrice est dilaté.

Si c'est un coup , une chute , un exercice trop violent qui occasionnent quelques-uns de ces signes , on pourra encore espérer ; mais s'ils proviennent de la foiblesse de la matrice , de sa trop grande sensibilité , on espérera moins. Cependant dans l'un & l'autre cas , on fera saigner la malade au bras , on lui fera garder le lit pendant plusieurs jours , on l'empêchera de

parler, son régime de vie sera très-sobre, on lui défendra le vin, les liqueurs, le café, &c.

Une femme grosse de six mois tomba d'un grenier à foin dans la grange, où elle resta évanouie pendant quelque tems, elle fut portée dans son lit, je fus appelé, je la trouvai avec de grandes douleurs dans le bas-ventre; l'orifice de la matrice étoit ouvert, je crus qu'elle accoucheroit, tout concouroit à le faire croire; cependant je la saignai, elle garda le lit pendant huit ou dix jours, elle observa le régime, elle fut parfaitement guérie & accoucha à son terme très-heureusement.

Cinq ou six jours après je fus appelé pour une autre qui avoit fait la même chute que la précédente, & qui étoit dans les mêmes accidents; elle fut également saignée, se tint au lit, fut aussi bien soignée qu'on peut l'être à la campagne, néanmoins elle avorta le sixième jour d'un enfant mort, & eut peine d'éviter le même sort.

Quant aux secours que l'on doit donner aux femmes dans les fausses couches, ils sont les mêmes que dans l'accouchement naturel, & le traitement doit être le même que celles qui sont

accouchées, & dont je parlerai dans le chapitre fixième, en observant que l'on doit en avoir autant de soin que de celles qui ont eu des accouchements très-laborieux & très-critiques.

Avant de sortir de cet objet, il est à propos d'instruire les sages-femmes de la conduite qu'elles doivent tenir dans les avortements. Quand ils arrivent dans les deux premiers mois de la grossesse, il y a peu de douleurs & peu d'hémorragie, parce que l'arrière-faix se sépare très-facilement de la matrice, y étant peu collé, & que le germe étant encore petit, glisse & s'échape aisément.

Mais les avortements qui arrivent au terme de cinq, six ou sept mois, sont très à craindre; il y a toujours une perte de sang considérable, plus ou moins cependant, selon que l'arrière-faix est plus ou moins détaché, & pour la faire cesser, il n'y a qu'un seul moyen, qui est de hâter la sortie de l'avorton.

Ces opérations sont plus douloureuses que les accouchements naturels, parce que la séparation de l'arrière-faix s'est faite par une cause violente & avec effort, & que son arrachement subit déchire toujours des appendices veineuses de la matrice.

Elles deviennent plus difficiles, parce que l'orifice de la matrice n'a pas été ramolli comme dans l'accouchement naturel, & que l'avorton n'aide pas à sa sortie comme l'enfant parvenu au terme de neuf mois; souvent l'arrière-faix s'arrête au passage par lequel l'enfant plus petit a passé sans peine, parce qu'il se trouve dans les avortements plus gros que dans les accouchements naturels.

Si la matrice est assez ouverte pour y introduire quelques doigts, on s'en servira pour pincer les membranes, & donner issue aux eaux, si l'enfant présente la tête, on fera l'accouchement de cette manière, à moins que cela ne soit trop lent, au quel cas on fera obligé d'aller chercher les pieds pour ensuite tirer l'enfant.

Si le volume de l'arrière-faix l'empêche de passer, il faudra l'accrocher par le centre, on y trouvera de la prise à cause des grosses veines qui y sont, & si l'on ne peut en venir à bout, on le déchirera par pièces.



C H A P I T R E I V.

Méthode de tirer un enfant quand il présente un ou deux pieds ; des signes de la mort d'un enfant dans la matrice , & des secours qu'il faut donner à un enfant pour le rappeler à la vie ensuite d'un accouchement laborieux , tems auquel sa foiblesse fait souvent imaginer mal-à-propos qu'il est mort.

IL faut qu'une sage-femme soit instruite de la manière que l'on doit tirer un enfant, quand il présente un ou deux pieds ; cela lui est d'autant plus nécessaire, que très-souvent dans les accouchements où il y a deux enfants, l'on trouve presque toujours les pieds de l'un ou de l'autre, de même que dans ceux qui arrivent au terme de sept à huit mois.

Quand une sage-femme s'apperçoit que les douleurs sont légères, qu'elles sont très-éloignées l'une de l'autre, & qu'ayant mis le doigt

dans le col de la matrice , elle ne sent aucune partie de l'enfant , ou qu'elle en sent une qui n'est pas ronde , dure & égale , quand les eaux ne forment pas une surface platte , mais au contraire une poche allongée , & quand les eaux étant écoulées , elle remarque un vuide qui permet à celles qui restent de s'échapper insensiblement , ce que ne fait pas la tête , parce qu'elle ferme exactement l'orifice , elle peut être sûre que l'accouchement est contre nature , pour lors elle appellera un chirurgien sans aucun délai.

Cependant s'il se présentoit un ou deux pieds au passage , elle pourroit tenter l'opération , les accoucheurs modernes regardent cet accouchement comme naturel , parce qu'il se termine aussi aisément que celui dans lequel la tête s'offre la première , il peut s'y rencontrer quelques vices qui exigeront une manœuvre de la part de la sage-femme , c'est ce que nous expliquerons dans un moment.

Lorsque l'enfant présente les pieds , la première chose qu'il faut faire , est de lui donner le baptême , après quoi on observera l'orifice interne de la matrice s'il se trouve mol , délié

&

& dilatable , on pourra travailler comme je vais le dire ; mais au contraire s'il est épais , ce qu'une sage-femme un peu éclairée sentira à l'extrémité du doigt très-facilement , elle ne se pressera pas d'accoucher la femme , ne pouvant le faire avec succès , que quand l'ouverture peut se faire aisément , ce qui n'arrive que lorsque , comme je viens de le dire , l'orifice est mince & délié.

Quand la sage-femme connoîtra que l'enfant se présente dans cette situation , & que la matrice sera assez ouverte pour y mettre la main , elle l'y introduira ; mais au cas qu'elle ne la soit pas assez , & que l'orifice soit d'ailleurs bien disposé , elle le frotera d'huile ou de beurre , & y conduisant ses doigts joints ensemble , elle les écartera peu-à-peu , jusqu'à ce qu'il soit assez dilaté pour y faire entrer la main ; elle tirera dehors le pied qui se présentera , & examinera si c'est le gauche ou le droit , ce qui lui indiquera où peut être l'autre , qu'elle ira chercher.

De très-habiles accoucheurs se contentent d'un pied pour faire l'accouchement ; cette méthode procure des avantages à la malade , en

lui évitant les douleurs que lui cause la recherche du second pied quand il ne se rencontre pas à l'orifice de la matrice ; c'est pourquoi l'on se contentera de tirer celui que l'on a , & l'accouchement réussira ; ce qui vaut beaucoup mieux que d'aller conduire sa main souvent dans le fond de la matrice pour y aller chercher l'autre pied. *

Si les talons se trouvent tournés en dessus , c'est-à-dire du côté du ventre de la mere , & que les doigts des pieds soient du côté du fondement , il n'y a rien à faire , tout étant bien ; mais au contraire si la pointe du pied est en dessus , c'est-à-dire tourné du côté du ventre de la mere , il faudra le tourner dans une situation différente ; ce qui se fera facilement , si quand on commence à tirer l'enfant par les pieds , on les incline & on les tourne peu-à-peu ; parvenu aux cuisses , la sage-femme avant de ti-

* Il faut cependant prendre garde que la jambe qui est en dedans ne vienne de travers , parce qu'en tirant on pourroit la rompre , ce qui n'arrive pas quand elle vient couchée sur le ventre de l'enfant ; & pour en être assuré , on coule ses doigts le long de la jambe & de la cuisse que l'on tient , pour connoître si l'autre vient.

rer davantage, conduira une de ses mains jusque vers les reins, tandis qu'elle tient les pieds de l'autre, elle tournera le corps du côté où il panche le plus, & le mettra le visage en dessous.

Il fera beaucoup plus à propos que l'enfant n'ait pas tout-à-fait le visage en dessous, mais qu'il soit seulement tourné de façon qu'il regarde le côté du bassin, par la raison que le grand diamètre de sa tête, répond dans cette situation, au grand diamètre du bassin qui est beaucoup plus large sur les côtés que de toute autre façon; conséquemment l'enfant éprouve plus de facilité pour sortir. D'ailleurs le petit os appelé coccix qui est au bas du croupion, n'est obligé de tant rétrograder; enfin, cette méthode a des avantages si considérables sur l'autre, qu'il ne faut pas négliger de la suivre, en mettant l'enfant de façon que le visage regarde moins le fondement de la mere que les côtés du bassin, c'est-à-dire du côté de la hanche.

Une attention particulière qu'il faut avoir, est de ne pas tirer les deux pieds, en supposant qu'on les auroit tous les deux, sans favoir auparavant s'ils appartiennent au même enfant; il pourroit arriver qu'il y auroit deux en-

fants dans la matrice , dont l'un présenteroit le pied gauche & l'autre le droit , & l'on déchireroit plutôt la mere & les deux enfants que de les tirer de cette manière ; mais on ne se trompera pas si l'on conduit la main le long de la jambe & de la cuisse jusqu'à l'aîne , & qu'on la descende ensuite sur l'autre cuisse & de-là sur la jambe , on sera assuré que les deux pieds appartiennent au même enfant : c'est ainsi qu'il faut faire pour aller chercher le second pied , quand il ne s'en présente qu'un.

La recherche du pied qui manque n'est jamais fort difficile ; mais pour pouvoir l'amener commodément , il est très-important d'empêcher que celui qu'on tient ne soit engagé trop avant dans le passage , parce qu'alors il faudroit beaucoup plier la jambe & le pied qu'on veut ramener , & l'on pourroit les casser. Le mieux est de repouffer un peu l'enfant dans la matrice , si on peut le faire sans violence , & pour y réussir plus facilement , on élèvera les fesses de la malade de façon qu'elles soient beaucoup plus hautes que la poitrine , ce qui faisant descendre la matrice dans le ventre , & l'enfant dans son fond , donne toute la liberté nécessaire pour

amener l'autre pied fans violence. Mais je le répète, on peut se dispenser de cette besogne, un pied suffit pour faire l'accouchement.

On prendra bien garde que le cordon ombilical ne soit pas engagé autour des jambes ou autour du corps de l'enfant, tandis qu'on lui amène le second pied.

Ce n'est pas une nécessité de se servir d'un ruban pour lier le pied de l'enfant tandis que l'on va chercher l'autre; quand une fois on en a un, l'autre est bientôt trouvé; au reste on peut se conduire en cela comme on le jugera à propos; cette méthode ne peut nuire en aucune façon, si ce n'est que tandis que l'on s'amuse à mettre ce lien autour du pied, on perd du tems & on retarde l'accouchement qui ne peut jamais être trop tôt fini.

Les deux pieds étant donc trouvés, on les prendra au dessus des chevilles ou malléoles, on les tiendra l'un près de l'autre pour les tirer également jusqu'à ce que les cuisses soient sorties. Comme les mains ont été frottées d'huile ou de beurre, & que d'ailleurs tout le corps de l'enfant est glissant, à cause des humeurs mucilagineuses dont il est couvert, on se servira

d'un linge fin & sec, sans quoi on auroit peine à le tenir fermement. Ensuite prenant l'enfant au dessus des genoux, on le tirera jusqu'à la poitrine, en observant que si le visage étoit du côté du ventre de la mere, de le tourner comme je l'ai dit, parce que sans cette précaution le menton pourroit s'accrocher à l'os *pubis*, qui forme en dessus une espèce d'arcade.

On débarassera les bras de l'enfant l'un après l'autre avec le plus de douceur qu'il sera possible, crainte de les casser, en les prenant à la jointure du poignet, plutôt que par tout autre endroit.

Il y a des accoucheurs aujourd'hui qui prétendent qu'il faut laisser les bras étendus le long de la tête, que l'accouchement n'en est pas plus difficile, & que c'est le moyen sûr d'empêcher que la tête ne soit arrêtée au passage.

Si ce passage est bien ouvert, il n'y a pas à hésiter; mais au contraire s'il est étroit, de façon que l'on craigne déjà beaucoup pour la sortie de la tête, cette méthode seroit nuisible, & dans ce cas il faut dégager les bras.

L'enfant parvenu jusqu'aux épaules, on fera ce moment pour faire prendre à la tête la

place des épaules ; on dira à la malade de pousser de toutes ses forces , & la sage - femme de son côté secondera les efforts de la mere , en profitant du moment qu'elle pousse fortement en bas , afin d'achever l'accouchement.

Malgré ces précautions , il arrive quelquefois que la grosseur de la tête s'oppose à la sortie & demeure au passage , quoique l'on ait employé toute l'adresse possible pour éviter cet inconvénient ; il ne faut pas s'amuser à tirer l'enfant par les épaules , cela est inutile , & souvent on lui sépareroit plutôt la tête que de réussir.

Dans ces circonstances , on fera soutenir l'enfant par une femme , au dessous des genoux , tandis que la sage-femme dégagera la tête peu-à-peu ; elle mettra un ou deux de ses doigts d'une main dans la bouche de l'enfant pour dégager le menton , étant souvent le seul obstacle qu'il y ait ; elle passera l'autre main par dessus la nuque du col , & de cette manière elle tirera l'enfant , en abbaissant le menton , qui , comme je l'ai dit , est souvent la seule cause qui le retient. Il faut bien prendre garde de tirer violemment la mâchoire , parce qu'on pourroit la disloquer ;

on ne met les doigts dans la bouche de l'enfant que pour dégager & abbaïffer le menton ; cette opération doit se faire le plus diligeamment qu'il est possible , pour éviter des accidents qui arri-veroient à l'enfant.

La tête de l'enfant , quoique l'on ait employé toute l'attention qu'exige ce travail , reste dans la matrice , il est quelquefois si corrompu , que , quoique l'on mette en usage tout ce que l'art demande , l'on n'a pu éviter que la tête ne se sépare du corps ; dans ce cas il faut demander le secours d'un habile accoucheur , si l'on est à portée de quelqu'un , parce qu'il faut nécessairement se servir d'un crochet. Comme mon intention est aussi d'écrire pour des jeunes chirurgiens établis dans les villages , je vais leur enseigner la méthode de se servir du crochet dans cette fâcheuse occasion.

On introduit la main dans la matrice , ensuite on y coule un crochet de façon que la pointe soit tournée du côté de la paume de la main , on le retourne & on l'enfonce dans la tête dans un endroit solide , en observant de ne pas retirer la main que quand la tête est sur le point de sortir , parce que l'on risqueroit de blesser la malade.

Je conseille encore aux sages-femmes , quand elles trouveront un enfant qui présentera une ou les deux mains , les épaules , le dos , la nuque , la gorge , les reins , le ventre , enfin toutes autres parties que les pieds ou la tête , de ne jamais entreprendre l'accouchement , mais aussitôt de demander du secours , parce que la manœuvre devient d'autant plus difficile qu'il y de tems que les eaux sont écoulées.

Après avoir fait voir la façon d'accoucher une femme quand l'enfant présente un ou les deux pieds , je vais , pour remplir la tâche que je me suis prescrit dans ce chapitre , passer aux signes de la mort d'un enfant encore enfermé dans la matrice , & de-là aux secours qu'il faut donner à un enfant pour le rappeler à la vie ensuite d'un accouchement laborieux.

Les signes de la mort d'un enfant encore enfermé dans le sein de sa mere , sont très-équivoques , & il est difficile d'en donner de certains pour ne pas être trompé , sur-tout quand une femme est parvenue au terme de sa grossesse , & qu'elle s'est bien comportée.

Voici ceux qui m'ont paru faire croire que si l'enfant n'est pas mort , il est dans un danger

extrême & qui font juger qu'il est plutôt mort que vivant.

Si l'enfant ne remue pas depuis longtems, s'il sort du vagin de la femme des humeurs puantes & cadavereuses, si le ventre ne se foutient plus & qu'il tombe en bas, s'il y a foiblesse ou convulsion; si ayant mis le doigt dans la bouche de l'enfant, on ne sent pas remuer sa langue, si la femme a une grande perte de sang, si elle n'est pas à terme, si ses mammelles sont devenues flasques; enfin si le cordon ombilical étant sorti, est froid & flétri, qu'on n'y sente aucuns battemens des artères, que d'ailleurs l'enfant ne travaille pas pour sortir, & que la mere s'affoiblisse, on peut croire, ou du moins soupçonner l'enfant mort; il faut une grande partie de ces signes pour l'assurer, & le jeune chirurgien y fera bien attention avant d'employer des crochets, car il seroit bien malheureux de voir un enfant qu'il croyoit mort, être tiré vivant avec des crochets, & auquel il auroit peut-être arraché un bras ou quelque'autre partie; c'est pourquoi pour ne pas être cause d'un si grand malheur, & ne pas présenter aux yeux des assistans un si horrible spectacle, il fera la

plus sérieuse attention aux signes que je viens de lui tracer, lesquels annoncent presque infailliblement une mort certaine de l'enfant.

Les enfants viennent souvent au monde, surtout dans les accouchements laborieux & difficiles, sans aucun signe de vie, quoiqu'ils ne soient pas véritablement morts, ils sont dans le même état où l'on voit des personnes dans une l'éthargie & où se trouvent les noyés que l'on rappelle à la vie, quoique la mort ait été apparente. Suivant le sentiment des grands médecins de nos jours, il est certain que la vie peut subsister sans respiration & sans circulation apparentes.

La fatigue qu'a essuyé un enfant pendant le travail d'un accouchement long, difficile & laborieux, suspend souvent ses fonctions vitales; on le croit mort, on l'ensevelit aussitôt sans lui donner aucun soin, mais j'avertis que très-souvent il est encore vivant, & que si on lui donnoit les secours dont il a besoin, qu'il donneroît bientôt des marques que l'on s'est trompé; il n'y a que la corruption sensible de la peau qui soit un véritable signe de la mort; c'est le seul qui ne soit pas équivoque.

Quand on ne remarque sur son corps aucune playe mortelle , qu'il n'est point attaqué de pourriture dans les parties nécessaires à la vie , quand bien même les bras & les jambes seroient en corruption , on doit douter s'il est mort , & il faut lui donner tous les secours nécessaires pour le rappeler à la vie, ils consistent à lui donner des forces & à le faire respirer.

On le fortifiera en lui baignant les tempes & les autres parties du corps avec du vin chaud.

En lui faisant flairer quelques liqueurs spiritueuses , mais pendant peu de tems seulement, parce que les enfants ont les nerfs extrêmement sensibles , & qu'on pourroit leur causer des convulsions.

On sucera le mammelon de l'enfant; les houppes nerveuses qui entrent dans sa structure , rendent cette partie susceptible d'ébranlement , à cause de la communication que les nerfs de cette partie ont avec tout le corps.

On lui fera flairer de l'oignon pilé.

L'aspersion de l'eau froide , comme l'on s'en sert pour les personnes qui sont tombées en foiblesse , peut encore être employée.

On mettra ses poumons en jeu, en lui soufflant dans la bouche de la même façon que l'on souffle dans les mains pour les réchauffer, en observant de boucher les narines de l'enfant, afin que l'air ne sorte pas & qu'il puisse donner du mouvement aux poumons pour faire naître la respiration, & au cœur le jeu qui lui manque.

On chatouillera le nez & la gorge avec une plume.

On jettera l'arrière-faix dans le feu, & on exposera l'enfant à la fumée.

On frotera la plante des pieds avec une brosse.

On lui soufflera de la fumée de tabac dans les intestins; pour y réussir, on prendra le bout d'une pipe que l'on mettra dans le fondement, & on soufflera avec force du côté de la tête de la pipe allumée, que l'on enveloppera avec du papier percé de plusieurs trous.

On frictionnera le corps, & sur-tout la poitrine, avec des serviettes chaudes, tous ces secours peuvent ranimer l'enfant; il ne faut pas se rebuter s'ils ne font pas aussitôt l'effet qu'on en espère, il faut persévérer, & l'on a vû très-

souvent au bout de deux ou trois heures des enfants que l'on croïoit morts , donner des signes de vie , & qui ont vécu un grand nombre d'années.

Mais un secours essentiel qu'il ne faut pas oublier , est de saigner l'enfant ; on coupe le cordon ombilical , l'évacuation qui se fait , a souvent été de la plus grande utilité , parce que l'on donne de la liberté aux vaisseaux , qui en deviennent par là plus élastiques ; l'enfant n'est souvent sans apparence de vie , que parce qu'il a été froissé pendant le travail de l'accouchement.

Voici le cas où l'on peut employer ce remède ; c'est quand on s'apperçoit qu'ils sont bouffis , meurtris & livides ; dans le travail des accouchements laborieux , ils ont été exposés à un engorgement des vaisseaux , occasionné par la compression qu'ils ont soufferte ; cette compression , sur-tout quand la tête a été longtemps au passage , est douloureuse , elle gêne , interrompt & arrête la circulation du sang dans les vaisseaux de la superficie , ce qui trouble l'ordre général de la circulation , & donne lieu à des engorgements dans les viscères.

C H A P I T R E V.

Attentions qu'il faut avoir pendant les accouchements , eu égard aux accidents qui peuvent arriver , qui préjudicieroient à la mere & à l'enfant , & les moyens qu'il faut employer pour y remédier.

IL ne suffit pas à une sage-femme de favoir accoucher , il faut qu'elle sache encore que l'accouchement peut être accompagné d'accidents très-fâcheux , qui sont toujours nuisibles à la mere ou à l'enfant , & quelquefois à tous les deux.

Ces accidents sont la sortie du cordon ombilical , celle de l'arrière-faix , la perte de sang & les convulsions.

Je traiterai de ces objets dans ce chapitre , & je tâcherai d'enseigner les moyens qu'il faut employer pour remédier à chacun de ces accidents , qui sont quelquefois si pressants , que quand l'on se trouve frustré du secours d'un

chirurgien , parce que l'on est éloigné d'une ville, que l'enfant ou la mere & peut être tous les deux mourroient, si l'on ignoroit la façon avec laquelle l'on doit se comporter, il est donc très-important de s'y appliquer; parce que ces occasions sont d'autant plus funestes, qu'elles paroissent souvent de petite conséquence.

Une perte de sang légère n'est pas à la vérité de grande considération, quand l'accouchement se termine promptement, mais s'il est lent, la perte de sang violente, que l'enfant présente la tête, qu'elle soit bien avancée au passage, l'état de la mere & de l'enfant sont très-périlleux.

Quand on touche une femme en travail, avant que les eaux soient écoulées, & quand la douleur fait sortir la membrane qui les contient, comme une espèce de poche allongée, (signe que l'enfant est mal tourné) on ne peut encore rien reconnoître, mais si à la fin de cette douleur on remarque dans cette poche quelque chose de nouveau qui présente quelques petits pelotons, on doit présumer que le cordon ombilical suivra l'écoulement des eaux, avant l'enfant; quand les choses se passe de la sorte,
l'accou-

l'accouchement n'annonce rien que de fâcheux; car si la tête de l'enfant fuit immédiatement le cordon & qu'elle remplisse exactement le passage, la mort lui seroit inévitable, à moins que la mere n'accouchât aussitôt que le cordon commence à paroître, il n'y a donc qu'un prompt secours qui puisse le sauver qui est d'accoucher la femme, pour ce sujet on introduira sur le champ la main dans le vagin, que l'on passera dans l'orifice de la matrice, on repoussera l'enfant, & le cordon vers son fond, on prendra les pieds de l'enfant pour les amener au passage.

Mais si l'on n'a pas travaillé, comme je viens de le dire, que le cordon ombilical sorte du vagin & que la tête soit au passage, l'enfant est en danger de perdre la vie, parce que la circulation se trouve arrêtée par la compression qu'elle fait; le sang se coagule, ou par cette compression, ou par l'action de l'air.

Il arrive cependant quelquefois que l'enfant vit encore plusieurs heures dans cette situation, parce que le cordon n'étant pas exactement comprimé par la tête, le sang y conserve une légère circulation qui entretient sa vie.

Quand une sage-femme sera appelée dans

une pareille circonstance , elle connoitra que l'enfant est encore vivant , si ce cordon est chaud , s'il est ferme , plein de sang , & sur-tout si elle sent le battement des arterres. Dans ce cas elle fera mettre la malade dans son lit , elle fera sans retard rentrer le cordon , crainte qu'il ne se refroidisse , elle tâchera de le chasser derrière la tête de l'enfant ; ce cordon étant rentré , elle le contiendra avec le bout des doigts d'une main , en bouchant le chemin par lequel il s'est échappé , jusqu'à ce que les douleurs ayent fait avancer la tête suffisamment pour l'empêcher de sortir , si elle ne pouvoit tenir le bout de ses doigts dans l'endroit nécessaire pour empêcher que le cordon ne glissât de nouveau , elle y substituera un linge fin & doux , qu'elle posera entre la tête & la matrice , & l'autre bout de ce linge sortira en dehors pour le retirer quand elle le croira nécessaire , & ayant saisi l'occasion d'un gros mal , elle amènera la tête au passage.

Il arrive très-souvent , malgré les précautions & toute l'adresse possibles , que le cordon sort à chaque douleur de la femme , il n'y a alors qu'un seul moyen de sauver la vie de l'enfant , qu'il perdrait infailliblement : il consiste à faire

l'accouchement fans délai, & ce qui ne peut se faire promptement qu'en faisant rentrer la tête de l'enfant pour le tirer par les pieds de la façon que je l'ai enseignée dans le chapitre précédent.

Mais si la tête se trouve enclavée, c'est-à-dire si fortement engagée au passage, qu'on ne puisse la faire rentrer sans une grande violence, il faudroit alors employer un instrument qu'on appelle *Tenette angloise* ou *Forceps*.

Comme cette espèce d'accouchement est trop difficile pour une sage-femme; 1.^o Parce qu'elle ne pourroit retourner un enfant qui présenteroit la tête pour le tirer par les pieds. 2.^o Parce qu'elle ne peut & ne doit se servir d'aucun instrument; je l'avertis que toutes les fois qu'elle trouvera le cordon ombilical qui sortira, de tâcher de le faire rentrer & de le maintenir par dessus la tête de l'enfant, comme je viens de le dire, & de faire aussitôt avertir un chirurgien, il n'y a point de tems à perdre, le retard causeroit infailliblement la mort de l'enfant, comme je l'ai vû quantité de fois, & comme je le dirai dans mes observations.

Si la sortie du cordon ombilical occasionne

très-souvent la mort de l'enfant, le décolement ou la chute de l'arrière-faix est encore bien plus dangereux; la mort de l'enfant est presque certaine, & la mere est dans un grand danger, à cause d'une perte de sang considérable qui arrive ordinairement.

Quand une sage-femme sera appelée pour une femme qui est dans une perte de sang, il faut qu'elle sache si elle provient du décolement ou de la chute de l'arrière-faix; ce qu'elle connoitra en introduisant son doigt graissé de beurre frais dans le vagin de la femme, si elle rencontre à l'orifice de la matrice, une masse de chair molle, épaisse, sans forme régulière, qui ne ressemble à aucune partie de l'enfant, & qui même empêche de le reconnoître, elle peut être assurée que c'est l'arrière-faix qui est décollé & entièrement détaché du fond de la matrice, & qu'il est l'unique cause de la perte de sang.

Les causes du décolement de l'arrière-faix, sont un faux pas, une chute, une secousse trop violente que la femme aura faite sur la fin de son terme, le cordon ombilical trop court ou entortillé autour du corps ou de

quelques membres de l'enfant, ou enfin la matrice elle-même, foible, mince, glaireuse, relâchée, ce qui fait que l'arrière-faix ne tient pas assez fortement.

Si l'arrière-faix étoit entièrement descendu dans le vagin, ou hors du vagin, il faudroit en faire l'extraction, parce qu'il gêneroit dans l'opération. Il ne faut pas s'amuser à faire la ligature du cordon avant la sortie de l'enfant, mais au contraire, procéder sans retard à l'accouchement, qui devient très-pressant.

Si l'arrière-faix n'est encore qu'à l'orifice interne de la matrice, il ne faut pas en faire l'extraction; mais après avoir introduit la main dans la matrice, on le rangera de côté, pour aller percer les eaux si elles ne sont pas encore écoulées, & de suite tirer l'enfant par les pieds.

Il est donc aisé de concevoir que la chute de l'arrière-faix exige que l'accouchement se fasse très-promptement, si l'on veut conserver la vie de la mere & celle de l'enfant; la perte de sang qui l'accompagne toujours, oblige la sage-femme de ne pas différer d'un moment l'accouchement; en conséquence d'aller cher-

cher les pieds de l'enfant pour les amener au passage & le tirer de la matrice. Si l'orifice n'est pas assez dilaté, on le fera en y introduisant les doigts, & les écartant l'un de l'autre comme je l'ai dit.

La perte de sang est encore un accident qui arrive pendant le tems de l'accouchement, c'est quand l'arrière-faix n'est décollé qu'en partie. Si elle n'est pas considérable, que le sang sorte en petite quantité, on peut laisser l'accouchement au foin de la nature, pourvû que la femme ne soit pas affoiblie, & qu'elle ait assez de force pour espérer qu'elle accouchera bientôt & d'elle-même; dans ce cas on la fera saigner du bras, on lui appliquera des compresses trempées dans l'oxicrat (qui se fait avec partie égale de vinaigre & d'eau), sur les reins, le ventre, les cuisses & le vagin; on la fera coucher sur la paille ou sur un matelat; on n'employera pas de lits de plumes pour mettre sur elle, ils sont dangereux dans cette occasion.

Mais au contraire si la perte est considérable, si la femme tombe en foiblesse, il n'y a pas un moment à perdre; en quel tems de sa grossesse elle puisse être, il faut absolument

ouvrir les membranes , en faire couler les eaux ; chercher les pieds de l'enfant & le tirer dehors , ensuite procéder à l'extraction de l'arrière-faix , qui vient aussitôt , étant presque toujours la cause de cette maladie , parce qu'il est décollé en tout ou en partie.

Une attention particulière qu'il faut avoir , est , qu'au commencement de la perte de sang , si peu que la matrice soit ouverte , si les eaux ne sont pas écoulées , il faut ouvrir les membranes qui les contiennent , parce que si la perte est causée par la séparation ou le décollement d'une partie de l'arrière-faix , comme cela est ordinairement , il s'ensuit par cette manœuvre qu'il ne se sépare pas davantage , & que la perte diminue de près de moitié ; & si on négligeoit de le faire , elle augmenteroit certainement beaucoup , parce que ces membranes sont adhérentes de tout côté à l'arrière-faix , qui se trouveroit alors violemment agité par les douleurs de l'enfantement ; il se sépareroit de la matrice de plus en plus , qui ne pourroit se resserrer pour boucher les veines par où le sang se perd , conséquemment la perte augmenteroit , ce qui n'arrivera pas si l'on ne

néglige pas la méthode que je viens de proposer, avec d'autant plus de raison que l'enfant ne fera plus de compression que sur les bords de l'orifice interne de la matrice.

Le quatrième accident qui peut arriver pendant le tems de l'accouchement, est le mouvement convulsif de la matrice, cette funeste maladie cause la mort à la mere & à l'enfant si on n'y remédie; pour ce sujet, on la saignera du bras, on lui donnera de tems en tems des lavemens, mais le meilleur remède est de l'accoucher; si l'orifice de la matrice n'est pas assez dilaté, on l'humectera de fomentations émollientes ou d'huile, & l'on se comportera comme dans l'accouchement où il y a perte de sang, laquelle accompagne très-souvent celui où il y a convulsion.

Tous les remèdes que l'on pourroit employer, comme des vomitifs, vin, liqueurs, café, &c. deviendroient pernicious, le sang est déjà trop échauffé, l'action de ces boissons le porteroit encore à la tête en plus grande quantité, les fibres nerveuses du cerveau en feroient plus ébranlées, leur tension en feroit plus violente, delà la convulsion pire, & la vie de la mere &

de l'enfant dans un plus grand danger.

Avant de sortir de ce chapitre, il est à propos d'enseigner aux sages-femmes comment on connoit les mouvements convulsifs & ce que c'est.

C'est une crispation de la matrice dont les secouffes sont si vives, que la main, quand elle est dans la matrice, en est engourdie, comme si elle étoit ferrée dans un étau; mais qui laisse pour l'ordinaire quelques intervalles de relâche.

Elle est causée par des impressions vives que l'enfant fait sur la matrice, quand il est gêné ou malade, ou par la trop grande sensibilité de la matrice; cela arrive ordinairement à des jeunes personnes délicates, timides, & à celles qui sont sujettes aux vapeurs.

L'enfant engourdi par le frémissement du corps de la matrice, comme la main de la sage-femme qu'elle a introduite dans la matrice, ne peut faire les mouvements nécessaires pour sortir, & la matrice elle-même ne peut se contracter convenablement, l'accouchement ne peut donc se faire, & les secouffes continuelles auxquelles l'enfant est exposé, le font bientôt pé-

rir , se trouvant froissé de toute part.

Quand ces mouvements convulsifs se communiquent au diaphragme , tout le corps en est agité , les malades perdent la connoissance & le sentiment , souvent la bouche est pleine d'écume , comme si elles étoient tombées du mal caduc ; le seul secours efficace est l'accouchement , par là on fait cesser la convulsion de la matrice , ou du moins diminuer assez pour ôter la crainte de la mort de la mere , sur-tout si les vuidanges coulent bien.



 CHAPITRE VI.

Comment il faut gouverner une femme accouchée, le régime de vie qu'on doit lui faire observer, les remèdes qu'il faut lui appliquer sur le ventre & sur les parties ensuite d'un accouchement laborieux, & ce qu'il faut faire quand les vuidanges sont arrêtées, & qu'elles ont causé une inflammation à la matrice.

QUAND une femme est accouchée heureusement & sans accident, il faut cependant la considérer encore comme malade, parce qu'elle n'est pas hors de danger; on doit par conséquent la soigner avec beaucoup de prudence, tant pour faciliter l'écoulement des lochies ou vuidanges, que pour prévenir les accidents qui surviennent souvent après l'accouchement.

Dès qu'une femme est accouchée, il faut la transporter dans son lit, qui doit être bafiné

& médiocrement chaud , plutôt que de lui permettre de marcher ; elle y aura la tête un peu élevée , on fermera l'entrée de sa matrice avec un linge doux & fin , plié en cinq ou six doubles , pour empêcher que l'air froid ne resserre les vaisseaux d'où doivent s'écouler les vuidanges : on la fera uriner si elle en a besoin.

Si elle est accouchée dans son lit , on ôtera tous les linges dont on l'avoit garni , & qui se trouvent gâtés par le sang & les humeurs qui sont sortis pendant l'accouchement , & on en substituera des propres ; on lui ordonnera de tenir les cuisses un peu écartées l'une de l'autre , pour faciliter la sortie du sang qui peut être resté dans sa matrice , lequel ne tarderoit pas à se corrompre s'il y séjournoit.

Autrefois on recommandoit aux femmes de se tenir sur leur dos pendant deux ou trois jours ; mais l'expérience a fait revenir de cet abus , elle y demeurera seulement pendant l'espace de deux ou trois heures , afin que la matrice puisse se remettre plus aisément dans sa situation naturelle , après lequel tems elle pourra se mettre sur un côté ou sur l'autre.

Il y a des sages - femmes qui serrent le ven-

tre de l'accouchée avec une bande , dans les vues d'en diminuer la grosseur ; je ne désapprouve pas cette méthode , pourvu qu'on ne le ferre pas trop , ce qui feroit un moyen de lui nuire au lieu de lui faire du bien.

On donnera un bouillon à la malade , on la laissera dans son lit tranquillement , afin qu'elle puisse dormir , & par là récupérer les forces qu'elle a perdues pendant le tems de l'accouchement.

Il y en a qui donnent de l'huile d'amendes douces avec le sirop de capillaire , mais je préfère un bouillon , & je le conseille , d'autant plus que l'huile peut causer des envies de vomir , & qu'elle est très-inutile pour éviter les tranchées , comme on se le persuade mal-à-propos.

Quand la matrice se resserre , & quand elle commence à reprendre sa première grosseur , les malades souffrent souvent des violentes douleurs dans le ventre & les reins , que l'on appelle des tranchées ; cette maladie est indispensable , elle est occasionnée par la contraction de la matrice qui fait l'écoulement des lochies ; on peut dans ce cas faire quelques fomentations

émollientes sur le ventre , & donner quelques lavements ; voilà les seuls remédes.

On doit être extrêmement attentif sur le régime jusqu'à ce que l'accouchée soit hors de danger , autrement l'accouchement le plus heureux peut avoir les suites les plus fâcheuses.

Les sages-femmes s'imaginent que pour rétablir les forces d'une femme accouchée , il faut lui donner du vin & des aliments en quantité. Erreur funeste qui lui cause des maladies dangereuses , & dont elle auroit été exempte si l'on eût observé un régime convenable.

Quelque bien que se porte une femme accouchée , elle ne doit prendre pour toute nourriture , les sept ou huit premiers jours , que des bouillons de ris , d'orge , ou que l'on fait cuire avec une poule. S'il n'y a point de fièvre , on peut lui donner des bouillons , des œufs frais que l'on fera très-peu cuire , ou du veau que l'on donnera ou bouilli ou rôti. Les gâteaux , les tartes , les pâtés sont des plus nuisibles , de même que tous les aliments de cette qualité.

La boisson fera une ptisane faite avec le chiendent & la réglisse , ou avec la mélisse pré-

parée en forme de thé , ou avec le capillaire , ou l'orge & la réglisse , qu'elle doit boire chaude , parce que les boiffons froides retardent l'écoulement des vuidanges : si elle a de la répugnance pour l'une ou l'autre de ces ptifannes , on y substituera de l'eau pannée.

Celles qui font habituées au vin , ou celles qui en veulent absolument , pourront en boire à leurs repas , après les quatre premiers jours de l'accouchement ; je préfère le vin blanc au rouge , on aura soin d'y mettre au moins la moitié d'eau.

Quoique je prescrive ce régime de vie à toutes les femmes nouvellement accouchées , il y en a cependant qui ne le doivent pas suivre si exactement. Celles qui font accoutumées de travailler , & qui font d'une constitution robuste , doivent prendre des aliments en plus grande quantité que celles qui font d'un tempéramment délicat : si on ne leur change pas leur nourriture ordinaire , on doit au moins en diminuer la quantité , ayant égard à l'âge , à l'habitude & à la façon de vivre.

Elle ne doit se couvrir dans son lit qu'autant qu'il le faut pour entretenir la transpira-

tion & se garantir du froid ; je ne faurois trop recommander la propreté, on peut changer de chemises & de draps aussi souvent que l'on voudra.

Si tout va bien, au bout de huit à neuf jours, elle reprendra son premier régime, c'est-à-dire elle vivra comme elle est accoutumée de faire.

Voilà la façon de gouverner une femme ensuite d'un accouchement naturel, c'est-à-dire de celui qui n'est accompagné d'aucun accident, & où il ne s'est rencontré aucune difficulté.

Mais s'il a été laborieux & difficile, que la sortie de l'enfant ait occasionné une très-violente extension dans les parties, & que la matrice ait souffert considérablement, alors le régime doit être plus sévère, & l'on doit employer les moyens capables de prévenir l'inflammation de la matrice, & remédier aux accidents présents.

L'on fera un cataplasme avec la graine de lin que l'on fera bouillir avec du lait, jusqu'à ce qu'il soit de la consistance d'une bouillie, on l'étendra sur un linge plié en quatre doubles, & on l'appliquera sur le vagin, ayant
ôté

ôté auparavant le linge qu'on y avoit mis, & effuyé le fang qui pourroit y être, on le laissera pendant deux ou trois heures, ensuite on le renouvellera. Ce remède adoucit beaucoup la douleur que les femmes ont à cet endroit.

On appliquera sur le ventre une flanelle trempée dans une décoction de graine de lin avec du lait ou de l'eau, si l'on n'a point de lait; si l'on veut, l'on se servira seulement de compresses pliées en quatre doubles, que l'on trempera dans de l'eau tiède, & que l'on appliquera sur le ventre.

On fera boire beaucoup de ptisane d'orge avec la réglisse, on donnera des lavements d'eau tiède, & on recommandera à la malade de ne parler que le moins qu'elle pourra, & de parler bas, de ne prendre aucun soin de sa maison, & on ne lui annoncera aucune nouvelle qui puisse lui faire de la peine.

Ces moyens ont souvent le plus heureux succès, & détournent des maladies prêtes à éclorre; si au lieu de mettre en usage les remèdes salutaires que je viens de proposer, & qui sont les seuls dont doivent se servir les sages-femmes, on employoit du vin, du café

& autres liqueurs spiritueuses, on causeroit au sang une raréfaction considérable, & de-là on le disposeroit à faire naître une inflammation, qui causeroit, si ce n'est pas la mort à la malade, au moins un danger extrême.

Je dois encore avertir de réprimer une ptisane incendiaire que l'on employe pour les accouchées, c'est celle que l'on fait avec la canelle, cette écorce qui contient un esprit volatil huileux, fouëtte le sang, & le fait circuler avec trop d'impétuosité; j'ai vû des femmes sur le point de mourir, en voulant continuer l'usage de cette ptisane, par l'avis de leur matrone, & j'assure qu'elle est très-pernicieuse, on doit donc la bannir & y substituer celles que j'indique; d'ailleurs il est clair que la ptisane de canelle, à laquelle on ajoute du sucre, altère & échauffe la malade, tandis qu'il ne faut que la défalterer & la rafraîchir.

La maladie la plus funeste qui puisse arriver à une femme accouchée, est la suppression totale de ses lochies ou vuidanges, sur-tout si c'est dans le commencement de l'accouchement, tems auquel elles doivent couler en plus grande quantité: le traitement que l'ignorance & l'im-

péritie des sages-femmes de la campagne, & peut-être celles des villes, font employer dans cette occasion, est si contraire à celui qui convient, que je ne puis me dispenser de donner une idée générale des causes de cette maladie, & des remèdes qui lui sont propres; en attendant que l'on pourra avoir du secours, je le fais d'autant plus volontiers, que très-souvent les malades sont pauvres & très-éloignées d'un Médecin.

Les causes de la suppression des vuïdanges, sont une grande peur, le chagrin, la colère, un très-grand froid, auquel la malade se sera exposée, & qui aura resserré les vaisseaux de la matrice, en y coagulant les humeurs, l'usage de l'eau trop froide, le vin, le café, les liqueurs, la ptisane de canelle, enfin l'usage de toutes les boissons chaudes & trop incendiaires qui ont portées le feu dans le sang, & causées l'inflammation de la matrice: cette inflammation se connoit par des douleurs dans tout le bas-ventre, la tension, l'augmentation de la douleur quand on la touche avec la main, ou qu'il est comprimé par des couvertures trop pèsantes, par une grande fièvre, par le délire, la sèche.

resse de la langue , sur-tout dans le milieu , qui se trouve couverte d'une crasse limoneuse qui la rend pâteuse , que la chaleur & la fièvre épaisissent & qui noircit quelquefois ; souvent les malades ont peine d'uriner , ou n'urinent que goutte à goutte , & souffrent une grande cuisson , elles ne peuvent aller à la selle , ou si elles y vont , les déjections sont très-dououreuses , le pouls est petit , dur & concentré , il arrive des foibleffes , les mains , les pieds & le visage sont froids , tandis que l'intérieur est en feu , le hocquet , les nausées , le vomissement , le tremblement convulsif des tendons , du poignet & quelquefois des mains arrivent ; le pouls devient si petit qu'on peut à peine le sentir , il coule une sueur du visage & la malade meurt misérablement.

On juge par ce préliminaire que l'inflammation de la matrice est de sa nature très-dangereuse & presque toujours mortelle , cependant le danger qui l'accompagne peut varier suivant différentes circonstances : si l'engorgement inflammatoire n'occupe qu'une partie de la matrice , & que les accidents que je viens de rapporter soient légers & en petit nombre , on peut

encore espérer, mais si l'inflammation occupe toute la matrice, si la malade souffre des violentes douleurs qui la jettent dans des agitations continuelles, sur-tout si l'insomnie, le délire ou l'assoupissement se trouvent joints, qu'il y ait des défailances fréquentes, si le pouls se concentre, si les extrêmités deviennent froides, & si l'on a donné des remèdes chauds, on doit regarder la malade presque comme sans ressource.

Quand la mauvaise pratique, l'usage du vin, du café, des liqueurs & autres causes, ont supprimé l'écoulement des vuidanges & porté l'incendie dans tout le corps de la matrice, ou dans une partie, il n'y a point de tems à perdre.

L'on fera tenir la malade au lit dans le plus grand repos, couchée sur le dos, les jambes un peu écartées & les genoux pliés, parce que c'est dans cette situation que la matrice se trouve le moins gênée; on lui recommandera le silence & la tranquillité d'esprit, comme des conditions très-nécessaires pour sa guérison, ses couvertures seront légères, & si l'on en a d'autres que celles de plumes, il faudra les

employer; si c'est pendant l'été, un simple drap suffira pour la couvrir.

Pour guérir cette funeste maladie, les Médecins proposent trois indications.

La première est d'arrêter l'engorgement des vaisseaux, d'empêcher le progrès de l'inflammation, & de modérer la violence de celle qui est faite.

La seconde de relâcher les fibres tendues & crispées de la matrice, afin qu'elles ne gênent plus ou gênent moins le cours de la circulation. La troisième, de calmer la douleur qui augmente tous les accidents, & qui est la cause principale de l'éretisme des fibres de la matrice.

La première de ces indications, est la plus pressante, on la remplira par la saignée du bras, que l'on répétera plusieurs fois, promptement & abondamment, sur-tout dans le commencement, selon les degrés de la maladie, & si l'état & les forces de la malade le permettent.

La petitesse du pouls, & le froid des extrémités qui arrivent quelquefois dans le commencement de la maladie, ne doivent point empêcher l'usage de la saignée, parce qu'ils sont des accidents ordinaires qui constituent une

espèce de fièvre qui arrive dans l'inflammation de la matrice ; on n'y aura donc point d'égard, quand elle fera d'ailleurs fortement indiquée.

La plûpart des sages-femmes s'élèvent contre la saignée du bras, chez une femme accouchée, elles s'imaginent qu'elle est funeste & pernicieuse ; elles ont tellement cette opinion à l'esprit, que si une femme que l'on a saignée vient à mourir, elles disent aussitôt que cette saignée a été sûrement la cause de sa mort ; leur ignorance les empêche de connoître sa grande nécessité, il ne faut néanmoins pas hésiter un moment de le faire si l'on veut sauver la vie ; je le répète, il n'y a pas de tems à perdre, tout dépend du commencement.

La seconde indication consiste à employer une boisson copieuse de ptisane adoucissante & rafraîchissante, telles que les suivantes, parmi lesquelles on choisira celle que l'on pourra faire le plus aisément.

La ptisane que l'on fait avec une poignée d'orge, après l'avoir bien lavée au paravant dans de l'eau chaude, & que l'on fait bouillir dans un pot d'eau, jusqu'à ce que le grain est crevé, & sur chaque pinte de laquelle on ajoute un

demî gros de nître, est très-bonne.

Celle faite par une décoction de racines de guimauve & de nénuphar.

L'eau de poulet qui se fait en écorchant un poulet, de la grosseur du poing que l'on fait cuire dans un pot d'eau.

Les émulsions faites avec les amandes & les semences froides : on prend trois ou quatre onces d'amandes douces que l'on pele dans l'eau chaude, on les pile dans un mortier avec une once de semences de melon ou de courge, & on y ajoute peu-à-peu une chopine d'eau, on passe à travers un linge double, on reprend les mares, on les pile de nouveau avec une autre chopine d'eau, & on recommence jusqu'à ce que l'on ait employé au moins un pot d'eau.

On peut encore donner de la limonade, mais il faut qu'elle soit très-légère, elle se fera avec le jus d'un citron, un pot d'eau & peu de sucre.

On donnera par jour quatre lavements émollients; ils se feront avec la décoction de graine de lin bouillie dans l'eau, ou avec des racines de guimauve, ou avec les feuilles de mauve, de guimauve, bouillon-blanc & de violette, auxquels on ajoute une ou deux onces d'huile d'a-

mandes douces , ou avec du petit lait.

Au cas que l'on manqueroit de toutes ces choses , on s'en tiendra aux lavements d'eau tiède.

Il faut aussi injecter de ces décoctions dans le vagin , & même dans la matrice , parce que si elles n'entroient que dans le vagin , elles feroient peu d'effet , parce qu'elles fortiroient tout de suite , il faut pourtant s'en contenter , quand l'inflammation est au col de la matrice , & qu'elle touche son orifice ; mais quand il est libre & qu'il peut recevoir le bout de la canulle , il faut tâcher de pousser l'injection dans la cavité de la matrice , pour la rendre plus efficace , & l'on se comportera avec beaucoup de douceur , d'adresse & d'attention pour ne point blesser la matrice , qui est alors d'une extrême sensibilité.

La troisième indication s'accomplira par des cataplasmes & des fomentations émollientes.

Ces cataplasmes feront faits avec des herbes émollientes telles que la mauve , la guimauve & autres de pareille nature que l'on fera bouillir jusqu'à pourriture , on les étendra sur un linge épais , on les arrosera d'huile , & on les appliquera sur le bas-ventre & le ventre : on en peut

faire aussi avec la mie de pain & le lait, ou avec de la graine de lin.

Lorsque la sensibilité de la matrice est si grande que les malades ne peuvent pas soutenir le poids des cataplates, on employera des fomentations adoucissantes telles que la décoction d'herbes dont on vient de parler, ou avec le lait chaud, dont on baignera le ventre & le bas-ventre, & on y appliquera un linge trempé dans ces décoctions.

Il faut continuer tous ces remèdes, & il faut insister dans leurs usages sans se rebuter, jusqu'à ce que la partie se détende, & qu'en se détendant, elle procure une diminution dans les douleurs.

Quand la maladie ne cède pas, on en vient aux narcotiques ou somnifères; mais c'est à un Médecin à les ordonner, il deviendra trop difficile d'expliquer à des sages-femmes qui n'ont aucune connoissance des maladies, quand & comment il les faut employer.

On ne doit nourrir la malade qu'avec des bouillons très-légers de veau, ou ce qui vaut mieux, la simple eau de poulet; quelque sévère que soit cette diète, quelque foible que la

malade paroisse, on doit s'en tenir à ce régime pendant les quatre ou cinq premiers jours, & on n'y ajoutera du bœuf que quand on aura des preuves certaines de la dissipation de la maladie, encore vaudroit-il mieux se contenter d'ajouter du ris au bouillon, sans y rien changer d'ailleurs.

Comme il est intéressant d'entretenir le cours des urines, sur chaque pinte de bouillon & de ptisane, on ajoutera un demi gros de sel de nître purifié, ou du sel de prunelle, ou du sel fédatif de Homberg, par-là on modérera l'ardeur de l'urine & celle de l'inflammation.

Quand on est parvenu à détendre les vaisseaux par les saignées, les lavements, les injections dans la matrice, les topiques & fomentations faites sur le ventre & le bas-ventre, que les douleurs de l'inflammation commencent à se calmer, on doit travailler à vider les premières voyes; l'on y réussit en faisant prendre à la malade une médecine qui se fait avec deux onces & demie de manne que l'on fait fondre dans deux gobelets de petit lait, ou quatre onces de casse fraîche en bâton que l'on concasse & que l'on fait infuser également dans deux

gobelets de petit lait, que l'on fait prendre en deux fois à deux ou trois heures d'intervalle, en ajoutant à cette dernière un demi gros de nître.

Ces légers purgatifs emportent ou diminuent les redoublements qui font les plus grands dangers du mal, en ce qu'ils menacent la matrice d'un nouvel engorgement.

S'il survient quelques pertes en rouge ou en blanc sur la fin de la maladie, il faudroit bien se garder de les arrêter, on regarderoit les écoulements comme des ressources que la nature procure pour dégorgier la matrice, & on les laisseroit subsister, à moins qu'ils ne continuassent trop longtems.

Je n'ai pu me dispenser d'entrer dans le détail général de cette maladie, de donner une idée de la méthode que l'on doit suivre, & des seuls remèdes qui lui conviennent; car si malheureusement l'on donne quelques remèdes chauds, pour forcer la sortie des vuidanges, dans ce moment, l'on ôte toute espérance de guérison, & il est certain que l'on ne peut éviter la mort.

OBSERVATION I.

De l'accouchement d'une femme dont le bras de l'enfant étoit arraché.

JE ne rapporte cette observation qu'afin qu'une sage-femme n'ait pas le malheur de tomber dans une pareille faute.

Le 25 août 1756, l'on vint me chercher pour aller à trois lieuës d'ici, pour délivrer une femme; y étant arrivé, je demandai à la sage-femme quelle partie l'enfant présentoit, elle me répondit que c'étoit la main, mais qu'ayant espéré d'avoir l'enfant, en la tirant de toutes ses forces, elle avoit arraché le bras qu'elle me montra.

Je tâchai de lui faire connoître son ignorance, & l'impossibilité qu'il y avoit de pouvoir ainsi délivrer une femme, & voulant sans perdre de tems faire cette besogne qui ne me paroiffoit pas aisée, je graiffai ma main droite de beurre, je la conduifit dans la matrice avec le plus de douceur qu'il me fut possible, je la passai sur la poitrine & de là sur le ventre, jus-

qu'à ce que je trouvai un pied que j'amenai au passage, ce qui me guida pour aller chercher l'autre que j'eus bientôt, & de suite je tirai l'enfant avec plus de facilité que je n'avois d'abord espéré; c'étoit une fille.

Mais quel fut mon étonnement, celui de la sage-femme & de toutes les personnes qui étoient présentes, quand nous vîmes que cet enfant n'étoit pas mort: je pansai aussitôt la playe, j'employai tous les moyens possibles pour tâcher de lui conserver la vie, mais malgré tous les secours que je pus lui donner, il périt un quart-d'heure après.

Quel horrible spectacle de voir un pauvre enfant encore vivant ayant un bras arraché! Quels remords ne doit pas avoir une sage-femme dans une pareille circonstance? Quels reproches n'a-t'elle pas à se faire d'une témérité aussi impardonnable?

Je me suis encore trouvé depuis ce tems-là dans quatre autres accouchements où les enfants avoient un bras arraché, mais je ne les ai pas tirés vivants de la matrice, ils se font trouvés morts; & cette mort ne provenoit certainement que de la mauvaise manœuvre de la sage-femme.

C'est pourquoi, quand l'on trouve une main au passage, il faut bien se garder de la tirer, parce que l'on rend l'accouchement beaucoup plus difficile, & l'on expose l'enfant à une mort presque certaine. Si l'on ne se sent pas en état de faire cette opération, qui souvent est la plus difficile de toutes, il faut sans délai appeler du secours.

OBSERVATION II.

De l'accouchement d'un enfant dont le cordon ombilical sortoit avant la tête.

LE 23 février 1759, je fus appelé chez un Bourgeois de cette ville pour délivrer sa femme; le cordon ombilical se presentoit le premier; la sage-femme prudente ayant dit au mari l'état des choses, & qu'elle ne répondoit pas que l'enfant viendroit au monde vivant, il se détermina à me prier d'aller chez-lui.

J'essaiai de tenir le cordon dans la matrice, & de faire enforte que la tête de l'enfant prît sa place, en le tenant assujetti par le bout de

mes doigts, dont les ongles étoient extrêmement rognés (comme cela doit être dans tous les accouchements), mais les maux opérant peu, & le cordon s'échappant toujours à chaque douleur, & chaque fois que je retirois mes doigts, je prévis qu'il seroit difficile de conserver la vie de l'enfant, ou du moins qu'il y auroit un très-grand danger, c'est pourquoi je pris le parti de le retourner pour le tirer par les pieds, ce que je fis avec succès; si j'eusse travaillé différemment, l'enfant seroit peut-être péri comme cela est arrivé dans l'observation suivante.

Le cordon ombilical contient des vaisseaux dont les uns sont destinés à porter le sang de la mere à l'enfant, pour lui servir de nourriture, les autres rapportent le résidu du sang de l'enfant à la mere, par une circulation continuelle. Quand ce cordon se trouve comprimé par la tête de l'enfant, ou que le froid extérieur y a coagulé le sang, il faut nécessairement qu'il périsse, puisque la circulation du sang absolument nécessaire pour vivre se trouve interceptée.

D'ailleurs le cordon étant ainsi comprimé par la tête; les sangs qui y abonde de tous côtés par la veine & par les arterres ombilicales, le gon-

gonflent extraordinairement, & forment un nouvel obstacle à la sortie de l'enfant, & le raccourcissement nécessaire qui arrive alors à la partie qui tient à l'arrière-faix, cause souvent par le tiraillement qui en résulte le décollement entier du placenta, avant que l'accouchement se termine.

Toutes ces raisons font donc bien sentir qu'il est indispensable aussitôt que le cordon ombilical commence à paroître, d'accoucher la femme le plutôt possible.

OBSERVATION III.

De l'accouchement d'un enfant dont le cordon ombilical sortoit avant la tête.

LE 29 mars 1759, je fus appelé dans un village pour accoucher une femme; l'enfant présentoit le cordon ombilical & la tête, comme celui de l'observation précédente; j'y sentis encore le battement des artères, l'enfant conséquemment n'étoit pas mort, la malade avoit des gros maux qui se succédoient continuellement; je tins ce cordon assujetti avec le

bout de mes doigts , & je pensois que la tête ne lui permettroit bientôt plus de s'échaper , parce qu'elle avançoit beaucoup au passage : mais je fus trompé , le cordon que je croyois ne plus sentir , se glissa de nouveau ; mais la tête se trouvoit alors trop engagée au passage pour pouvoir aller chercher les pieds ; l'accouchement se termina donc de la sorte , & l'enfant étoit mort.

Si à mon arrivée j'eusse retourné l'enfant ; il n'auroit certainement pas perdu la vie ; mais je voulois épargner cette opération & les douleurs à la mere , dans l'espérance que j'avois de réussir , en laissant aller les choses comme elles se présentoient ; cette espérance mal établie fut cause de la mort de l'enfant.

Il y en a qui prétendent qu'il peut quelque fois arriver qu'un enfant viendra au monde vivant , quoique le cordon se présente le premier , & que cela arrive quand l'accouchement est très-prompt , que l'on tient le cordon chaudement , & qu'il ne se trouve pas exactement comprimé par la tête ; c'est dans ce cas que l'on peut espérer que l'accouchement fera heureux.

Cette méthode n'est pas conforme à la saine

pratique, cela est très-rare & presque impossible; c'est pourquoi quand le cordon ombilical se présente, le plus sûr pour sauver la vie à l'enfant, est d'aller chercher les pieds.

OBSERVATION IV.

De l'Accouchement d'une femme qui étoit dans une perte de sang.

LE 30 janvier 1760, j'ai été appelé pour accoucher une femme qui étoit depuis deux jours dans une perte de sang considérable: pour en reconnoître la cause, je conduisis mes doigts, graissés de beurre frais, dans le vagin, d'où je tirai plusieurs caillots de sang qui y étoient arrêtés; & les ayant avancés un peu plus avant, je distinguai aisément l'arrière-faix qui se présentoit au passage, qui étoit détaché du fond de la matrice & descendu hors de l'orifice externe; alors j'en fis l'extraction; aussitôt je portai la main dans la matrice pour chercher un pied que je tirai le plus promptement qu'il me fut possible, & je baptisai l'enfant sous condition sur ce pied; j'allai ensuite chercher l'autre

que je trouvai plié sur le ventre , je le dégaisgeai doucement , & je tirai l'enfant qui étoit fort foible , à cause de la grande quantité de sang que la mere avoit perdu ; je le crus mort , cependant au moyen des remédes employés dans pareille circonstance , qui sont ceux que j'ai enseignés dans le chapitre quatriéme , il se rétablit , & la mere recouvra aussi une santé parfaite.

L'on doit remarquer que dans toutes les occasions où il y a perte de sang , il faut que l'accouchement se fasse très-promptement , tant à cause du sang que la malade a perdu , qu'à cause de celui qu'elle perd encore pendant l'accouchement , jusqu'à ce qu'elle soit délivrée. Mais cependant qu'il est de tous les accouchements contre-nature , celui , selon moi , qui est le plus aisé à faire quand les eaux ne sont pas encore écoulées ou qu'elles le sont depuis peu , parce qu'il est bien plus aisé de tourner un enfant quand la matrice est humectée , tant des eaux que des humeurs mucilagineuses qui s'y trouvent , que quand elle est sèche , ce qui arrive quand les eaux sont sorties depuis quelques jours.

L'on doit encore observer que dans cet accouchement la perte étoit causée par le décollement total de l'arrière-faix d'avec la matrice, & qu'il descendoit jusques dans le vagin; dans ce cas il faut le tirer dehors, ce qu'il ne faudroit pas faire s'il se trouvoit à l'orifice interne de la matrice, dans ce dernier cas il faudroit le ranger à côté, pour qu'il ne gênât pas dans l'opération.

O B S E R V A T I O N V.

*D'un Accouchement accompagné d'une
perte de sang.*

Cette observation ne vient pas de moi, mais l'ayant lûe dans plusieurs Auteurs dignes de foi, & le cas pouvant arriver, il est à propos que l'on en soit instruit, pour sauver la vie à une mere & à son enfant.

Je fus appelé, (dit l'un de ces accoucheurs) pour une demoiselle enceinte de huit mois ou environ, qui souffroit une grande perte de sang depuis dix à douze jours. Après avoir considéré l'état pitoyable où je la voyois, je gressai

mes doigts & la touchai, je sentis le vagin & les orifices de la matrice pleins de grumeaux de fang, je les évacuai & je gliffai mes doigts plus avant, où je sentis l'orifice interne ouvert à passer trois doigts, fort mol, tendre & délié; je sentis l'arrière-faix que je remarquai avoir été formé à cet orifice interne, parce qu'il y en avoit encore une partie qui y étoit attachée. Alors il n'y eut plus de doute que cette position de l'arrière-faix ne fût cause de la perte de fang à cause de son décollement.

Dans cette fâcheuse circonstance, je fis appeler quelqu'un avec moi pour délibérer, parce que je craignois beaucoup, tant pour la malade, que pour son enfant, à cause de l'abondance du fang qu'elle avoit perdu.

A l'arrivée d'un de mes confrères, nous fîmes notre pronostic, auparavant que d'entreprendre cette opération, que c'étoit une femme morte si on ne l'accouchoit; mais qu'elle pouvoit aussi périr dans le travail, à cause de sa grande foiblesse; après quoi je conduisis la main dans la matrice, j'en détachai l'arrière-faix encore adhérent à quelque partie de l'orifice interne, je le rangeai de côté, l'accouche-

ment se termina par les pieds , & l'enfant fortit encore en vie , qui fut baptisé par le curé qui étoit dans la chambre ; la malade fut bien soignée & se rétablit.

Je n'ai jamais vu cette position de l'arrière-faix ; les sages-femmes savent qu'il est ordinairement placé dans le fond de la matrice ; mais cependant on ne peut douter que quelquefois il se trouve à la circonférence de son orifice interne , c'est-à-dire à l'endroit opposé à celui où il est ordinairement , & où la matrice s'ouvre pour le passage de l'enfant.

Quand ce passage commence donc à s'ouvrir , l'arrière-faix ou placenta se partage , en même tems les vaisseaux qui entrent dans sa composition , se cassent , le sang par sa circulation y allant de nouveau , se perd de même en abondance , & la malade périt bien-tôt avec son enfant si on ne la secoure.

Si l'arrière-faix ne se partage pas pour la sortie de l'enfant , il faut nécessairement se faire jour au travers ; dans l'un & l'autre cas il arrive toujours une perte considérable.

OBSERVATION VI.

De l'Accouchement d'un enfant sorti de la matrice , excepté la tête.

L'On s'apperçoit que mon but dans mes observations , ne tend qu'à l'instruction des sages-femmes ; c'est pourquoi je ne leur parlerai que des accouchements qui auroient les suites les plus fâcheuses , si elles n'étoient instruites comme il faut s'y comporter quand elles ne feront pas à portée d'avoir le secours d'un chirurgien accoucheur ; les autres espèces d'accouchements peuvent souffrir du retard & attendre l'arrivée d'un accoucheur ; d'ailleurs ce n'est pas mon plan de leur en parler actuellement.

Le 18 mai 1762 , j'accouchai une femme dont l'enfant étoit sorti excepté la tête ; cet enfant s'étoit présenté par les pieds ; la sage-femme s'étoit très-bien conduite dans cette opération , jusqu'au moment qu'il falloit faciliter la sortie de la tête de l'orifice interne de la

matrice ; la poitrine & le visage étoient en deffous , & l'accouchement auroit eu le plus grand succès , si elle n'avoit pas négligé , ou pour mieux dire , si elle eût été instruite que dans cette occasion , il faut , quand l'enfant est sorti jusqu'aux épaules , saisir le moment d'une douleur , afin que la tête puisse prendre la place , en recommandant à la malade de pousser de toutes ses forces , ou si , le passage suffisamment large , elle eût laissé les bras le long de la tête de l'enfant.

Ayant fait son possible pour achever cet accouchement , & après avoir tiré la tête de l'enfant pendant près d'un quart d'heure , la crainte la saisit , ses forces s'épuisèrent , & pria que l'on vint me chercher. Etant arrivé , je trouvai l'enfant noir & livide , conséquemment mort , parce qu'il étoit étranglé par la contraction de l'orifice interne de la matrice. Voici comment je m'y pris pour délivrer cette femme : je fis mettre sous ses fesses une nappe pliée en quatre doubles , je fis passer à chacun de ses côtés deux personnes , afin de la soulever par le moïen de cette nappe quand je le dirois ; j'ordonnai à une autre femme de prendre l'enfant au deffus

des genoux, pour le tirer doucement, tandis que je dégagerois la tête, & j'en vins à bout en très-peu de tems, en mettant un de mes doigts dans la bouche de l'enfant, pour dégager le menton, qui souvent fait le seul obstacle, je passai l'autre main sur la nuque de l'enfant, & par ce moyen je le tirai aussi-tôt.

Si la sage-femme avoit suivi cette méthode, l'enfant seroit venu au monde vivant, si elle avoit mis la tête de façon que le visage regardât plutôt la cuisse que le fondement, elle n'auroit pas été retenue, parce que, comme je l'ai dit, le grand diamètre du bassin répond dans cette situation au grand diamètre de la tête, & l'enfant par conséquent éprouve plus de facilité à sortir; il faut bien prendre garde, en voulant dégager le menton, de tirer trop violemment la mâchoire, on pourroit la disloquer.



OBSERVATION VII.

De l'Accouchement d'un enfant qui présentoit la tête.

LE 1 juillet 1762, l'on vint d'un village voisin me consulter pour une femme âgée de quarante ans; l'enfant se présentoit depuis trois jours dans une bonne situation, sans que l'accouchement se terminât. Je conseillai de la faire saigner, & d'amollir les parties avec des graisses émollientes; le lendemain matin j'appris que ces remèdes n'avoient point eu de succès, & que la malade demandoit à me voir. Je me rendis auprès d'elle; après avoir examiné la situation de l'enfant, je remarquai qu'elle étoit naturelle, & que la raison pour laquelle l'accouchement étoit tardif, provenoit de la grosseur de la tête, & du peu d'ouverture qu'il y avoit dans la femme. Comme elle n'avoit plus de douleurs fortes, & que les eaux étoient écoulées depuis quelque tems, je me déterminai à retourner l'enfant & l'amener par les pieds. Je

doutois si je pourrois réussir , néanmoins je ne voyois d'autre moyen de lui sauver la vie. J'introduisis la main dans la matrice , je repoussai la tête autant que je pus le faire , après quoi j'allai chercher les pieds. La première partie qui se présenta , fut un genou , je le suivis jusqu'au pied , & je l'amenai au passage , je l'ondoiai sous condition ; quand je voulus aller chercher l'autre pied , je le rencontrai qui se présentoit à l'orifice interne , je l'amenai avec l'autre , je croyois trouver beaucoup de difficulté quand ce seroit au tour de la tête , mais je fus agréablement trompé. Ayant fait tenir l'enfant par la sage-femme , je lui faisois tirer tandis que je tenois deux de mes doigts dans la bouche & une main sur la nuque , & l'enfant sortit qui étoit mort.

Je procédai ensuite à l'extraction de l'arrière-faix que je n'eus pas de peine d'avoir. La malade s'est ensuite très-bien portée , & a été rétablie au bout de quinze jours.

Il y a dans cette opération des choses essentielles à examiner ; il faut , avant de travailler , élever les fesses de la femme , de façon qu'elles soient plus hautes que la tête & la poitrine ; quand on repousse la tête de l'enfant , il faut

porter la main jusques sur l'épaule , parce qu'en le pouffant par la tête , on pourroit lui enfoncer le crâne ; on élève les fesses , pour que la matrice tombe du bassin dans le bas-ventre , où elle est plus au large , & que l'enfant retombe vers le fond de la matrice , ce qui fait que la tête est moins fortement appliquée contre le bord de l'orifice où elle est comme accrochée.

Si la femme a des douleurs , on attend ce moment pour mettre le sommet de la tête au milieu du passage ; mais si l'on ne peut en venir à bout , soit à cause que la femme n'a plus de douleurs , soit à cause de quelqu'autre obstacle , il n'y a alors d'autre ressource que de le retourner & l'amener par les pieds.

OBSERVATION VIII.

De l'Accouchement d'un enfant qui étoit arrêté par les épaules.

LE 17 juillet 1762 , je fus appelé dans un village pour secourir une femme ; la tête de l'enfant étoit sortie depuis plus de cinq heures , mais la largeur & la grosseur de ses épau-

les furent cause que la sage-femme, d'ailleurs très-âgée, ne put venir à bout d'achever son ouvrage. Je trouvai la malade dans un état déplorable, parce que les efforts qu'elle avoit faits inutilement l'avoient épuisée au point qu'elle avoit peine à parler.

Je me mis donc en devoir de la délivrer, je conduisis mes mains le long des côtés de la tête de l'enfant; étant arrivé au col, je le trouvais si ferré par la contraction de l'orifice interne de la matrice, que je jugeai que j'aurois peine d'y faire passer le doigt *index*, c'est pourquoi, avant d'y éprouver, je mis une main sous le menton, & l'autre sur le derrière de la tête; mais cette épreuve fut inutile, les épaules ne suivoient pas. En conséquence, ne pouvant ainsi venir à bout de ma besogne, je changeai de batterie, je coulai, avec cependant beaucoup de difficulté, un doigt de chaque main sous les aisselles de l'enfant, je vins à bout de débarasser les épaules, en les tirant de côté & d'autre, & j'achevai ainsi cette difficile opération.

J'entortillai ensuite le cordon autour de deux doigts de ma main gauche, je conduisis la

droite dans la matrice , où je détachai un gros arrière-faix.

La mort de l'enfant arriva par l'ignorance de la sage-femme ; dans une pareille occasion , il ne faut pas s'opiniâtrer à tirer la tête , cette pratique est d'autant plus dangereuse qu'elle est nuisible à l'enfant , parce qu'on lui cause une luxation des vertébrés du col qui lui est mortelle ; mais il faut avoir recours à celle que j'ai employée , ce qui se fait aisément avant que la matrice soit resserrée autour du col.

Si j'avois été appelé d'abord , j'aurois sauvé l'enfant , ou du moins je n'aurois pas eu tant de peine à le faire sortir , parce que la difficulté venoit encore de ce que les parties de la malade étoient très-enflées par les attouchements fréquents & continuels que la matrone & plusieurs autres femmes avoient faits.



OBSERVATION IX.

De l'Accouchement d'un enfant qui présentoit les pieds, & dont les talons étoient tournés du côté du fondement de la mère.

LE 4 janvier 1764, je me rendis chez un bourgeois de cette ville, pour saigner sa femme qui étoit dans les douleurs de l'enfantement; j'observai qu'elles étoient légères, lentes, & qu'elles ne se terminoient pas vers les parties & le fondement. Je la saignai, après quoi j'ordonnai à la sage-femme de la toucher, pour savoir si elle sentoit quelque partie de l'enfant, elle me dit qu'elle n'en sentoit aucune; je pensai aussitôt que l'accouchement ne seroit pas naturel, j'en avertis le mari, qui me pria de rester.

Je voulus connoître par moi-même l'état de la chose, en conséquence j'introduisis le doigt *index* dans le col de la matrice, dans ce moment il survint une douleur, les eaux s'écoulerent en abondance, & il se présenta un pied; la

la matrice se trouvant assez ouverte, j'y introduisis la main, & à l'aide du premier pied, j'eus bien-tôt trouvé le second, & les ayant pris au dessus des malléoles ou chevilles, je les tirai en les tenant l'un près de l'autre, & à mesure que j'avançois, je le retournois pour le mettre sur le côté, de façon que son visage regardât moins le fondement de la mere que sa cuisse. L'enfant arrivé au haut de la poitrine, je dégageai les bras l'un après l'autre, avec le plus de douceur & le moins de violence qu'il me fut possible, & je terminai cet accouchement avec tout le succès que j'avois espéré, & en très-peu de tems.

On remarquera que quand les douleurs sont lentes & légères, qu'en touchant une femme, les membranes ne présentent pas une surface plate & ronde, mais au contraire une poche allongée, que quand à l'extrémité du doigt l'on ne sent pas un corps dur & rond, que l'on doit présumer que l'enfant est mal tourné.

Je ne dégageai les bras l'un après l'autre, que parce que je prévoyois que la passage souffriroit une trop grande distension pour leur sortie avec celle de la tête.

Je n'ai fait l'extraction de l'enfant par les deux

pieds , parce qu'en cherchant le second pied ; je le trouvai aussi-tôt ; mais si cette manœuvre eut pû causer des douleurs à la femme , parce qu'il auroit été éloigné , j'aurois fait mon opération en tirant l'enfant par un pied seul.

On doit juger par-là qu'il n'est pas toujours nécessaire de porter la main dans la matrice pour aller chercher l'autre pied. Il faut cependant prendre garde que la jambe qui est en dedans ne vienne pas de travers , parce qu'en tirant on pourroit la rompre , ce qui n'arrive pas quand elle vient couchée sur le ventre de l'enfant , dans ce cas il n'arrive jamais d'accidents ; & pour en être assuré , on coule ses doigts le long de la jambe & de la cuisse que l'on tient , pour reconnoître si l'autre vient.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

NOUS Président & Doyen du Collège-Royal de Médecine de cette Ville , Chevalier de l'Ordre du Roi , &c. certifions que nous avons lû avec autant d'attention que de satisfaction , un ma-

nuscrit intitulé : *Instruction pour les sages-femmes , ou méthode assurée pour aider les femmes dans les accouchements naturels & laborieux , par M. CHARLES-GABRIEL DIDELOT, Maître en Chirurgie , Chirurgien Juré aux rapports , & Stipendié à Bruyères ;* que nous avons trouvé cet ouvrage bien écrit , très-instructif , non-seulement pour les matrones de village , mais aussi pour celles des villes , & par conséquent très-utile ; que nous estimons qu'il mérite d'être imprimé & répandu ; pour cet effet il fera à souhaiter que M.^r Doridant , Lieutenant-général , & MM. les Magistrats de Bruyères fissent la dépense d'en distribuer des exemplaires dans les lieux de leur juridiction , il en résultera un avantage infini qui rejaillira sur les femmes grosses & sur les enfants , enfin sur la population ; d'ailleurs l'auteur mérite la plus parfaite confiance , tant par égard

à son zèle qu'à sa capacité & expérience dans l'art des accouchements.

A Nancy le 22. avril 1769.

Signé BAGARD, *Censeur-Royal.*

A P P R O B A T I O N.

MR. DIDELOT ayant désiré favoir ce que je pensois de son ouvrage sur l'art des accouchements, je déclare qu'il m'a paru écrit avec méthode & clarté, que j'en crois la lecture avantageuse & utile aux matrones de la campagne, & que je ne faurois qu'applaudir au desir qu'il a de le rendre public par la voie de l'impression. Nancy 26 février 1770.

Signé GANDOGER DE FOIGNY, *D. M.*

*Professeur d'Anatomie, Chirurgie
& Botanique en l'Université de
Lorraine.*

fig. I.



fig. II.



fig. III.



fig. IV.

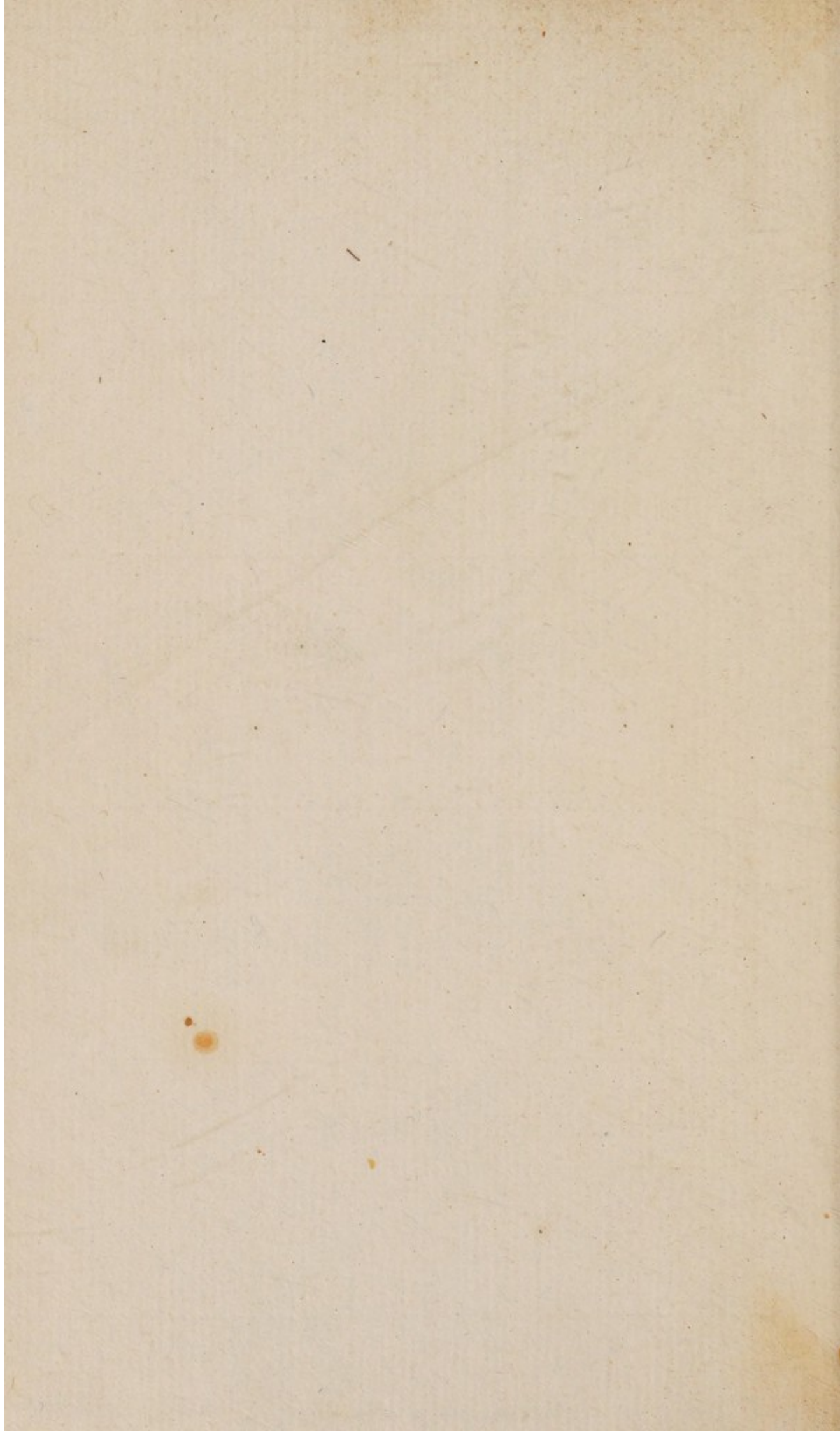


fig. V.









3
20
2

247

